

23^{me} Année

Janvier 1936

Cahiers du Sud

POESIE ■ CRITIQUE
■ PHILOSOPHIE ■

SOMMAIRE

JEAN WAHL	Poèmes
ERNST ERICH NOTH	<i>L'Ascétisme dans la Jeunesse</i> présente
GISELE PRASSINOS	<i>Le Scaphandrier qu'on enchantait</i>
JEAN AUDARD	Poèmes
J. C. ODIC	<i>Découverte de l'Amour</i>
MARCEL MORÉ	<i>Machines</i>

CHRONIQUES

LÉON PIERRE-QUINT	Marcel Prévost
HENRI LIVET	<i>La Poésie de Gilbert Trollet</i>

NOTE^o - COMPTES-RENDUS

LES LIVRES : par Pierre Hourcade, Georges Duveau, Gaston Mouren, Gaston Derycke, H. Féraud, Joë Bousquet, Kléber Haedens, G. Pillement, Harrel-Courtès.

LETTRES ETRANGÈRES : par Marcel Brion.

LETTRE DE PARIS : *Stève Passeur* et *Armand Salacrou*, par Pierre Missac.

LETTRE D'ANTIGUA : par Tolté Rach.

LETTRE DES ILES CANNIBALES : par Kouma.

LA PEINTURE : *A Lyon: Exposition Salendre, Conty, Martin*, par Alex Micha.

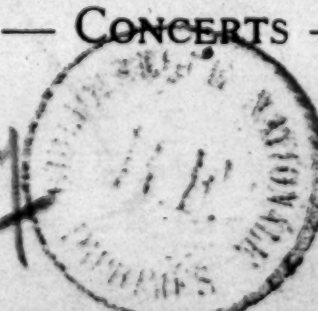
MUSIQUE ENREGISTRÉE : par Gaston Mouren.

LA MUSIQUE A MARSEILLE : *Toscanini* et *Horowitz*, par Ernest Marion.

LE THÉÂTRE A MARSEILLE : *Au Rideau-Gris*, par Gabriel Bertin.

Au Gymnase, par Madeleine Causaert.

CONFÉRENCES — CONCERTS — ECHOS.



REDACTION ADMINISTRATION : 10, Cours du Vieux Port, MARSEILLE

AGENCE GÉNÉRALE : Librairie JOSÉ CORTI, 6, rue de Clichy, PARIS

France : Le No : 6 fr.

Etranger : 7 fr. 50

Salle
des
Périodiques



**LE DOYEN DES VINS FINS
D'ALGÉRIE**

**SE BOIT DANS
LE MONDE ENTIER**

FRÉDÉRIC LUNG. ALGER



Cahiers du Sud

Tome XIV. — 1^{er} Semestre 1936

Poèmes

I

VISAGE D'UN DESTIN

*Mon destin, je vois ton visage,
Se détournant de tous les êtres,
Pour mieux sentir l'être de tout.*

*Tu n'es porteur d'aucun message,
Mais du seul cri d'une âme à bout,
Et qui refuse tout secours.*

BEAU DEMON

*C'est sur moi, cette poésie,
Comme un démon et pourtant beau,
Qui se démène et me manie,
Et me mène vers un tombeau.*

8° Z 24037

TO BE OR TO SEE

*Quelque chose de fort et d'amer,
 Par le message de l'herbe,
 Et l'ancienne maison
 (Je sens sa rousse tiédeur)
 Vient des sens à l'esprit,
 En une souple gerbe,
 Cascade vers le haut,
 Verre solide, acier.
 Dois-je, assis sur le bord,
 Regarder le mystère,
 Ou l'être, saisissant
 A pleine mains la gerbe et le verre
 Et le sang,
 Et les pleurs fortifiants qui germeront demain ?*

II

LA MEMOIRE DU LETHE

*Mémoire, pourras-tu ressusciter l'oubli ?
 Esprit, quand pourras-tu revivre ton absence ?
 Je connais trop la loi de la non-connaissance.
 Jadis, dans ce désert, je me suis établi.*

L'AMOUR INDIFFERENT

*Parfois, un lien si fort naît entre deux êtres,
 Dans la douleur de leur indifférence réciproque,
 Dans la misère de leur solitude acharnée,
 Ils ont saisi à plein le vide de l'être,
 Ils sont tristement consacrés.*

ESSENCE DE L'AMOUR

*L'essence de l'amour
 Est dans le non-amour,
 Quand dans le grand silence
 S'exhale le plaisir.
 Ce n'est plus l'amour pour personne
 Et moi-même je suis parti.*

III

DIEU EST LÀ

Dieu est là,
Je le sens au mouvement de mes mâchoires
Au mouvement de mes bras,
A la décomposition de mon corps.
Il était là. Je sens encore cette brûlure,
L'incendie ancien.

LE DIEU PLEUREUR

J'ai vu le Dieu pleureur aux portes de l'aurore,
Il était là,
Son visage inondé de larmes de rosée,
Et par lui tout croissait.

ROCHERS AU SOIR

Monstrueuse tristesse où mon être se perd,
J'erre douloureusement sur tes bords argentés,
Déchiré de partout par tes accords.
O face sans traits, face défigurée,
Comme la carcasse d'une note déchirée,
Amère,
Comme je te reconnais ô tristesse dans ce pays sans
[mesure.
(Je connais la couleur qui tourne vers l'obscur
Et celle qui s'orne d'or)
Pleurant d'aplomb sur sa ruine et sa grandeur dorée,
A grands pleurs versés sans retenue.

HAUTE MER

Mais peut-être que Dieu c'est bien la même chose,
L'eau de la haute mer soudain recouvrant tout,
Ainsi qu'une méduse, ou comme un gant de mer.
L'âme grandit, immense fleur de la pleine eau,
Et communique avec toute la mer,
Sentant glisser sur soi d'amoureuses cascades,
Sentant le doigt de Dieu le long de sa chair pâle.

LE PAYS DE LA PETITESSE

*Par-dessus la grandeur,
Au-delà des distances,
Un jour s'est révélé,
Divine petitesse,
Ton cruel voisinage.
Et les neiges sont là,
Et le bruit des torrents
Et je ne sais plus rien,
Et je n'entends plus rien,
Mais je pèse en mon cœur
Cette légèreté.*

Jean WAHL.

L'ESPRIT ET LE TEMPS

L'Ascétisme dans la jeunesse présente ⁽¹⁾

Jeunesse et ascétisme ne sont pas des notions inconciliables ; c'est ce que nous pouvons constater autour de nous sans même remonter à un passé historique également probant, c'est aussi ce qui résulte de l'ensemble des observations psychologiques faites jusqu'à présent. L'être humain jeune, en proie à l'inquiétude et à la fermentation intérieure, toujours en quête de sa voie et par là même enclin à se joindre à tel ou tel groupe, maintenu par la société dans un état d'incertitude doublement troublant, est plus disposé qu'un autre à obéir à des mots d'ordre ou à des idéals absolus, ou qui ont tout au moins l'apparence de l'intransigeance. Or, quelle attitude semble plus absolue et plus exigeante que l'ascétisme ?

Prenons garde ici aux malentendus. L'attitude incontestablement ascétique de larges couches de la jeunesse présente est due beaucoup moins à une décision conquise, à une croyance intériorisée, qu'à une nécessité d'abord et essentiellement matérielle, à une psychose collective dégénérée en contrainte collective, à une méconnaissance de la méthode ascétique comme à un déplacement de ses fins. A propos de la jeunesse présente, et en particulier de celle de mon pays, on ne peut parler que d'un pseudo-ascétisme. Car c'est de cette variété dangereuse et bâtarde de l'ascétisme

(Discours fait à Pontigny pendant la troisième décade au sujet de l'ascétisme et de son pouvoir créateur par Ernst Erich Noth).

que relève son attitude, ou plutôt c'est une attitude qui lui a été imposée. Il n'est pas difficile de déduire d'une réalité évidente la naissance d'une idéologie pseudo-ascétique en Allemagne.

Par pseudo-ascétique, j'entends avant tout la transposition et l'utilisation politique de la méthode ascétique traditionnelle dont les grands précurseurs chrétiens, et avant eux les Stoïciens ont donné l'exemple. Mais les phases de cette dénaturation sont plus complexes que ne semblerait le montrer une réalité qui saute aux yeux. Il s'agit, au point de vue de l'histoire spirituelle, de substituer, sur l'échelle des valeurs morales, le héros au saint. Dans le langage politique courant, ce n'est pas autre chose que de remplacer par un nationalisme nouveau la religion chrétienne et avec elle cette civilisation latine qui nous a transmis la notion de l'ascétisme. Le refoulement du christianisme en Allemagne — qui semble représenter un « refoulement » au sens que la psychanalyse donne à ce mot — se réfère bien moins à la libre pensée, à l'athéisme et à l'idéologie rationaliste du XIX^e siècle qu'à un retour offensif, désormais non dissimulé, d'un mythe fanatique, racial et national, dont l'action tantôt souterraine et cachée, tantôt ouvertement affirmée, ne s'est jamais interrompue depuis la christianisation des Germains. Bien entendu, les résultats du « progrès », de la technique et de toute l'économie capitaliste ont beaucoup contribué de notre temps à vider de son sens l'idéal proprement ascétique et chrétien. Car ce qui fait l'ascète, négativement d'abord, la conscience qu'il a de son renoncement au monde, de sa répudiation des biens terrestres et des virtualités sensuelles, a subi à notre époque une dégradation immanente incontestable. Pour m'exprimer nettement : l'acte du refus tel qu'il s'exprime par exemple dans les vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, peut sembler absurde aujourd'hui, du moins en ce qui concerne la pauvreté, alors que la faim et les privations sont au nombre des expériences décisives et des facteurs vitaux de la jeunesse allemande notamment. Il faudra cependant démontrer que cette absurdité elle-même a fourni son point de départ au pseudo-ascétisme à visées politiques qui est à l'œuvre à l'heure actuelle en Allemagne, et ailleurs aussi.

Il est inutile de chercher à la loupe des exemples

pour l'attitude ascétique de la jeunesse allemande de ce temps et de ce siècle. Le premier essai de cette attitude appartient encore à l'époque d'avant-guerre, au tout début du siècle, lorsqu'en Allemagne naquit ce curieux phénomène de la *Jugendbewegung* (mouvement de la jeunesse) trop peu connu encore à l'étranger, et dont la marche conquérante a été brusquement interrompue par la guerre de façon tout « inorganique ». Rébellion d'abord vague et spontanée des « jeunes » contre les « vieux », symptôme particulièrement frappant de la révolte des jeunes générations, ce mouvement, au cours de son évolution un peu spasmodique, s'était proposé des fins générales de nature élevée et spirituelle, dans lesquelles, si nous schématisons en faisant abstraction d'autres tendances parfois opposées, nous découvrons des idéals nettement ascétiques. Le « monde des pères » qui repoussait et combattait ce mouvement était un monde de bourgeoisie possédante, grossièrement matérialiste, qui donnait le ton dans le second Empire depuis la fameuse époque des spéculateurs (*Gründerzeit*), un monde de scandales, d'érotisme sournois et menteur, avec le faux éclat et le faste d'un ordre social déjà vermoulu, sans vraie discipline, sans signification ni dignité. A l'opposé de ce « monde des pères », le mouvement des jeunes se plaçait sur un autre plan que le plan chrétien ; car dans sa croyance souvent confuse, où des éléments de mysticisme national, dionysiaque et même consciemment « païen » jouaient déjà un rôle, on vit renaître les notions de pauvreté, de chasteté et d'obéissance.

Pauvreté : refus d'un bien-être facile dans le sein de familles bourgeoises bien établies, auquel on préférerait la dure et fatigante pérégrination à travers champs, la sobre vie des camps dans les granges ou en plein air, la nourriture la moins coûteuse, souvent même la mendicité, le vêtement le plus simple et le plus sommaire.

Chasteté : refus de l'érotisme déchaîné bien que caché qui régnait dans la bourgeoisie de cette époque, refus des débauches d'étudiants, lutte contre la « double morale », idée de la pureté et de la maturité nécessaire à l'amour, l'égalité morale et camaraderie entre les sexes, lutte explicite contre l'érotisme grossier grâce à la coéducation ou au contraire, grâce à la dis-

cipline dure et rigide des « Ligues d'hommes », qu'il ne faut pas réduire exclusivement à un phénomène d'homosexualité déguisée.

Obéissance : subordination volontaire au chef de troupe que l'on s'est choisi, discipline volontaire vis-à-vis des exigences du groupe auquel on est lié, relations de loyale obédience au chef, au « Führer » (notion qui n'avait alors pas grand'chose de commun avec l'idéologie actuelle du « Führer », bien que le mouvement des Jeunes, par une véritable fatalité, en ait aussi posé le fondement).

Les tendances ascétiques, en tant que protestations contre la matérialité ambiante, que nous discernons dans le mouvement des Jeunes sont certes bien éloignées de l'ascétisme chrétien. La raison en est dans la singulière situation qui est celle du christianisme en Allemagne, où son influence est en déclin continu depuis la Réforme et constamment exposée aux assauts acharnés d'une idéologie anti-romaine et anti-latine. Ajoutez que l'époque du mouvement des Jeunes était moralement sous la forte influence du grand « Transvalutateur » Nietzsche si bien que la tenue « anti-séculière » de cette jeunesse procède plutôt de Zarathoustra que du Nouveau Testament. Cette jeunesse se refusait aux excès de la chair, de l'arrivisme et du matérialisme qu'elle voyait s'affirmer dans le monde des adultes, mais elle ne se dérobaît pas à la vie à laquelle il s'agissait plutôt de donner un sens nouveau, une nouvelle orientation, une nouvelle importance.

Les tendances ascétiques du mouvement des Jeunes n'ont pas été créatrices, à proprement parler. Son principal mérite est d'avoir délégué à quelques « leviers de commande » de la société et même de la politique, quelques représentants formés par lui. Au moment où la guerre l'a privé de ses meilleurs cadres, ce mouvement n'était pas assez avancé pour avoir produit des résultats valables ; il est demeuré à l'état de promesse et d'exemple pour quelques-uns ; son détachement du réel, son indifférence aux questions sociales l'ont mené tout droit au sort que ce « monde des vieux », si violemment combattu par lui, lui préparait soit par cynisme, soit par une indolence coupable : à la « mort héroïque ». La guerre a anéanti physiquement le mouvement des Jeunes, elle l'a, en tant que morale et idéologie, démasqué et réfuté dans une large mesure.

A partir de ce moment, la tendance ascétique de la jeunesse allemande prend un tout autre sens, elle dégénère en un pseudo-ascétisme et se transforme en un fanatisme; car une certaine indépendance dans les décisions, la volonté de renoncer aux privilèges d'une bourgeoisie repue, ces sentiments qui animaient encore d'importantes fractions du mouvement des Jeunes, disparaissent alors et cèdent à la nécessité la plus brutale, à ces nécessités grossièrement matérielles et politiques qui dominent toute l'histoire d'après-guerre en Allemagne et déterminent par conséquent la génération allemande d'après-guerre, c'est-à-dire la partie la plus nombreuse de la population, celle dont l'avenir importe avant tout dans tout ce qui s'est passé ou se passe en Allemagne. En même temps, les idées favorites du mouvement des Jeunes dégénèrent grossièrement : l'obéissance volontaire devient la discipline militaire et imposée, la camaraderie virile devient l'homosexualité des casernes, la pauvreté volontaire qui devait libérer les jeunes du ballast des conventions bourgeoises devient une pauvreté définitive, inévitable, une misère qui n'a été ni voulue, ni acceptée par ses victimes. Et sur toute chose, toutes les fins idéales que se proposait la tendance à l'ascétisme se transforment en fanatisme conscient, matériel, au service d'une politique de force.

La prépondérance et la généralisation des nécessités les plus matérielles ôtent peut-être toute raison d'être à l'ascétisme véritable. S'il s'agit de la valeur et de la légitimité du refus et du renoncement aux valeurs et aux biens de la terre, tous les doutes semblent permis, en présence de l'immense armée de la misère contrainte de vivre dans un ascétisme imposé par ordre, et nécessité par les circonstances, privée du minimum même de ce qui rend la vie tolérable. Mais en revanche, cette dure nécessité semble n'être que trop favorable au développement de toutes les variétés d'un pseudo-ascétisme qui coïncide avec un fanatisme politique, dirigé vers la conquête de la puissance matérielle. La situation économique devant laquelle la jeunesse allemande s'est trouvée placée à la fin de la guerre était tellement décisive, dominait à tel point les faits que cette jeunesse n'a guère eu d'autre choix, sur la route qui la menait provisoirement au national-socialisme, que d'adopter une attitude d'activisme

purement politique, à brefs délais et à vues courtes. Il faut retenir surtout que dans cette période misérable des vingt dernières années, on constate dans la jeunesse une rencontre extraordinaire de données biologiques individuelles et de données historiques générales, qui n'a pu que renforcer chez ces jeunes gens la tendance aux décisions extrêmes, à se laisser conduire ou égarer. En effet, les coïncidences suivantes dans le temps : enfance et guerre, — jeunesse et inflation (accompagnée de l'inflation des valeurs morales !) — âge viril et crise et chômage, — ont donné à cette génération une mentalité dont les résultats sont sous nos yeux. Frustrée par la guerre de l'essentiel de l'éducation — trop tôt indépendante et sans guide — dépeçonnée matériellement par l'inflation — livrée aux pires dangers moraux — condamnée à l'oisiveté forcée par le chômage dû à la crise économique qui s'éternise — privée du droit au travail — et surtout (c'est la chose décisive) placée devant un avenir qui semblait définitivement fermé, alors que la jeunesse n'a guère que le sens de l'avenir — la jeune génération n'a trouvé d'issue que dans l'action purement politique ; de dures circonstances l'ont obligée à renoncer à des fins spirituelles plus élevées et, ce qui est pire, ces circonstances l'ont privée de la possibilité même de reconnaître la valeur et le sens de l'effort spirituel, alors que la barbarie quotidienne ramenait tous les problèmes à la satisfaction des besoins matériels les plus gros.

Ce qui distingue du christianisme les deux mythes entre lesquels la jeunesse allemande d'après guerre fut appelée à choisir : le « Troisième Reich » ou la « société sans classe » c'est qu'ils ramènent le paradis dans des régions humaines, et à notre portée dans le temps ; cette représentation du paradis exerce un attrait tout spécial à des époques dominées par les besoins élémentaires. Dans l'action politique dictée par la nécessité, l'ascétisme, méthode de perfectionnement moral ou de refrènement des instincts physiques, n'a aucun rôle à jouer ; celui qui règle l'action, c'est le héros, qui tend de plus en plus à se réduire au type du « brutal » ; les moyens et les fins de ce « héros » sont autres que ceux du Saint dont le royaume n'est pas de ce monde.

Si cependant une démagogie politique peut arriver

au pouvoir en usant de formules pseudo-ascétiques, il y a à ce fait de graves raisons que nous avons peut-être à chercher d'abord dans la nature de l'ascétisme lui-même. Au point de vue politique, le véritable ascète semble aujourd'hui « peu dangereux », à cause de la dépréciation, constatée plus haut, de son acte de refus. Au contraire la résistance physique et morale que son exemple usurpé est capable de produire est « utile », à condition qu'elle soit mise au service d'une cause et d'un but. Il faut se rendre compte aussi que la cause de tout ascétisme profond, qui est la recherche du « sens de la vie », peut-être transportée et transplantée dans le domaine de l'action politique. Car ce qui manquait plus encore que le pain et le travail à la jeunesse allemande misérable et irrémédiablement menacée dans son avenir, ce dont cette misère même lui faisait cruellement sentir le manque, c'était le « sens » à donner à cette existence famélique, son but, sa signification. C'est alors qu'un homme est venu, disant non seulement : « C'est la faute des autres et il faut les détruire » — mais aussi « Je vous donnerai un but, une tâche, non seulement du travail et du pain, mais une foi, quelque chose de nouveau, des valeurs nouvelles ». Et quand les circonstances l'amenèrent au pouvoir, il continua à parler d'héroïsme, mais tout devint brutalité, mépris de l'esprit, un « héroïsme » qui fait ses preuves contre les faibles, contre des adversaires désarmés. On réussit également ce tour de force d'élever à la hauteur d'un idéal pseudo-ascétique cette pauvreté existante et s'aggravant même sous le nouveau règne, faisant ainsi de nécessité vertu : on souffre de la faim, mais on souffre pour quelque chose, pour l'Allemagne, pour sa grandeur, pour son avenir, pour l'idée allemande, pour la religion nationale. On a parlé aussi d'obéissance, de discipline, de sévérité, de hiérarchie, et ce fut le prétexte pour étouffer toute liberté, extirper l'esprit, et, chose plus grave, détruire ses possibilités même d'existence et d'action. Ajoutez à ce prétendu ascétisme une autre tendance ascétique qui s'est répandue dans toute l'Europe depuis la guerre : je veux dire le sport pratiqué pour lui-même, qui prescrit une conduite ascétique en vue de la conquête des records et dont l'effort de diminution intellectuelle n'avait pas été prévu par les stoïciens grecs quand ils comparaient leurs méthodes

à celles des athlètes olympiques. On se fera ainsi une idée de la puissance pratique et « créatrice » de l'idéal pseudo-ascétique contemporain.

L'ascétisme vrai ne peut être le fait que d'une élite. Sa puissance créatrice est limitée à l'individu incontrôlable par la pratique, le degré atteint dans la vertu ou dans le mérite n'est pas livré au jugement d'autrui. Sous les assauts du fanatisme qui est son adversaire à l'intérieur de l'esprit, il a de moins en moins de possibilité d'action ; il paraît condamné à l'impuissance. Aux yeux d'un monde qui n'a plus ni l'unité morale du monde grec, ni l'unité religieuse du moyen âge chrétien, le geste ascétique a perdu sa force symbolique et persuasive et son efficacité démonstrative, dans la mesure même où une nouvelle morale collective, économique ou nationale, exige tyranniquement la pauvreté et l'obéissance pour des raisons purement sociales ; sous cet angle, le riche qui distribue ses biens aux pauvres sans que ce geste bien intentionné change quoi que ce soit aux maux causés par le système économique qui est le nôtre, serait un saint que ni ses égaux, ni les pauvres ne reconnaîtraient comme tel. Toujours à ce même point de vue de l'idée collective du paradis à réaliser sur la terre, l'attitude de l'ascète vrai donc individualiste, ne manque même pas d'égoïsme : il ne pense qu'à son salut, il refuse volontairement d'entendre les discordances de son temps et de son milieu ; et l'on est porté à soupçonner que la retraite hors du monde, en ce temps de misère, de détresse et de péril, est moins un renoncement à la jouissance qu'un allègement à la souffrance.

Mais ce ne sont pas seulement les circonstances et les choses qui nous rendent difficile d'adopter une conduite ascétique ; depuis l'avènement de conceptions politiques collectivistes, il s'y ajoute une interdiction explicite et volontaire : nous voyons en effet que tous les Etats totalitaires qui reposent pour leur part sur des idéologies pseudo-ascétiques, ne se contentent pas qu'on accepte leur existence, mais exigent qu'on se rallie ouvertement à eux, qu'on affirme par conséquent le monde qui est le leur, les réalités qu'ils représentent. Nous croyons que celui qu'ils persécutent avec le plus d'acharnement, c'est celui qui fait bande à part, celui dont l'ascétisme éventuel exprimé dans le « renoncement au monde » est taxé par eux de

désertion démagogique et devient coupable. Si l'on pense à la déclaration démagogique d'un ministre disant que les nationaux-socialistes sont les vrais chrétiens, car ils donnent du pain et du travail au peuple, on pourrait dire aussi que l'ascétisme soi-disant spartiate d'un prussianisme renaissant et follement intensifié est l'ascétisme vrai, parce que c'est dans le national-socialisme que réside le « salut » du peuple, son « sens », sa « vertu ».

C'est là le vrai péril. On a beau traiter ces tendances de « pseudo-ascétisme », le mot « pseudo » implique une évaluation. Cette évaluation que nous faisons naturellement nôtre n'est plus que celle d'une élite, d'une minorité. A l'heure où il devient évident que la vie économique (donc l'activité matérielle la plus étroitement liée aux biens de ce monde) est déterminante, à l'heure où les réalités politiques ont pris possession du continent comme elles ne l'avaient jamais fait auparavant, nous ne pouvons plus nous refuser à voir que les formules politiques tendent à devenir des mythes, l'état émotionnel des adeptes et des militants à devenir une foi, à prendre un caractère quasi-religieux d'absolu. « Il n'y a de salut qu'en nous » — c'est ce que les programmes politiques se jettent à la face.

Que l'on songe au caractère eschatologique de la formule marxiste : « société sans classes » — ou des formules d'un national-socialisme intransigeant : « L'Allemagne secrète », « Troisième Reich ». Nous avons là le danger tout proche d'une transvaluation des valeurs anciennes. Du même coup apparaît la possibilité que dans la mesure où les nouvelles religions d'Etat gagnent en profondeur ou seulement en extension dans les masses, le concept chrétien du salut ou le concept philosophique de la vertu puissent disparaître, ainsi que toutes les possibilités qui s'offraient naguère à l'ascétisme créateur si bien que l'attitude que nous désignons par le terme de pseudo-ascétisme apparaîtra grâce à la reconnaissance officielle et à l'approbation des masses, comme la seule vraie, la seule dont l'opinion régnante reconnaisse la valeur symbolique et la vertu d'exemple.

La lutte religieuse en Allemagne témoigne avec force que le national-socialisme tend à devenir une religion, une doctrine de l'univers, au lieu d'un programme

politique ; il manifeste son caractère religieux d'abord par son zèle de prosélytisme « par le fer et le feu » et par l'intolérance que les religions nouvelles ont toujours témoignée à leurs devancières. Pseudo-ascétisme, certes.. Mais il faut réfléchir à ce fait qu'un grand nombre des fidèles est convaincu de la valeur supérieure des idées nouvelles, et que les jeunes auxquels on les a inculquées en utilisant leur ressentiment latent depuis la Jugendbewegung contre le « vieil état de chose » (terme dans lequel on a inclu le christianisme et la liberté individuelle parce qu'ils semblent avoir échoué à résoudre les problèmes sociaux) ont pour une grande part adhéré sincèrement à cet afflux d'idées pseudo-ascétiques. Cela est grave à une époque qui a enseigné la doctrine du progrès et l'adoration du nombre et aux yeux de laquelle l'évidence pratique, la masse et l'adhésion collective comptent plus, comme justification, que l'esprit et la connaissance.

A un moment où des tentatives pseudo-ascétiques peuvent se transformer en un ascétisme sincèrement cru vrai, il y a danger, et ce danger oblige à se méfier en règle générale, de l'attitude ascétique. L'histoire d'un idéal est trop souvent celle de sa décadence, de ses possibilités immanentes de dégénérescence. Ce qui se cache sous les tendances que nous avons appelées pseudo-ascétiques dans les Etats totalitaires, c'est certainement une volonté de puissance. Il faut se demander si ce n'est pas par une sorte de « flair » pour les arrières-plans et les intentions qui peuvent se dissimuler sous tout ascétisme que l'on a adopté pour des raisons politiques très conscientes des méthodes ascétiques. Bref, il faut se demander si toute attitude ascétique n'est pas réglée par une volonté de puissance cachée : par plus d'endurcissement, plus de vertu ; par plus de douleur, plus de grâce ; et par plus de vertu, plus de grâce, plus d'élection spirituelle, donc plus de supériorité, plus de puissance. Le grand psychologue Nietzsche nous a fait, à ce sujet, d'étranges révélations.

Le fanatisme militant et l'ascétisme vrai semblent inconciliables ; cependant, ils ont en commun une certaine dépréciation de la vie qui va jusqu'au mépris, la nuance artificielle, forcée, peu naturelle et peu nécessaire de leur effort, la haine de ce qui est naturel

et humain. Le militant politique qui est le type moderne d'un certain ascétisme bien défini se méfie, il est vrai, du geste égoïste de la « fuite hors du monde » où s'exprime l'ascétisme traditionnel ; il y voit une façon de se soustraire aux responsabilités sociales, mais il ne fait que prendre à rebours le sens et la fin de l'ascétisme et le ravale au rang d'un fanatisme qui favorise la variété la plus aveugle du renoncement au monde : le suicide collectif, la « mort héroïque ». Il est prêt à « donner sa vie pour ses frères » — sauf à remplacer le mot de « frères » qui englobe l'humanité par ceux de « compatriotes » ou « camarades de classe », et il prépare méthodiquement ce « renoncement au monde » par l'éducation, le dressage et l'exercice. « Nous autres Allemands, nous ne savons peut-être pas vivre, mais nous savons d'autant mieux mourir », est-il dit dans le film de propagande « Aurore » (Morgenrot). C'est là où se démasque le mieux l'imposture dont la jeunesse allemande a été victime, sous des prétextes héroïques, « ascétiques ». Elle s'est levée pour la bataille, parce que, indubitablement affamée, elle avait acquis un appétit bien compréhensible, mais c'était l'appétit de vivre, même au sens le plus matériel du mot, tout d'abord... Alors que l'ascète isolé, à cause même de l'état de perfection qu'il a atteint, est capable de se défendre contre son ennemi intérieur, le fanatisme, l'ascétisme collectif au contraire engendre cet ennemi ; alors que l'ascète isolé s'applique à faire mourir sa chair, l'ascétisme collectif est amené à faire mourir aussi celle des autres...

En posant le problème de la valeur de l'ascétisme pour l'homme moderne, on pose implicitement le problème du sens et de l'importance de la vie. Ce problème semble recevoir dans l'ascétisme une réponse rigoureusement négative. Quelques remarques qui n'engagent que l'« homme à part » qui vous parle, s'imposent ici.

L'artiste se méfie de l'ascétisme qui en niant la surabondance vivante où il a coutume de puiser, menace de lui dérober la substance et la matière de sa création. Le moraliste se méfie du geste égoïste du « retrait » qui est une façon d'esquiver ses responsabilités sociales, de dissimuler l'aspiration à la puissance, et qui surtout risque de dégénérer en fanatisme, en idées et méthodes pseudo-ascétiques qui menacent

de précipiter notre époque dans le chaos. Le penseur n'accorde à l'individu qu'une faculté très restreinte de discerner et de respecter la limite périlleuse qui sépare l'ascétisme du fanatisme. L'argument familier de nos jours aux groupes et aux états qui tendent à l'ascétisme collectif, à savoir que le « salut », le « sens de la vie » est dans l'action sociale, a pris une force de plus en plus convaincante, de plus en plus généralisée. Si l'on demande pour quelle cause l'homme de ce temps peut donner son sang, on ne lui indiquera guère que des fins politiques. Au moment où des formations séculières, nationales, politiques, usurpent et appliquent à leur profit les méthodes ascétiques, l'idée exprimée par l'ascétisme, je veux dire la négation de la valeur unique et irremplaçable de l'individu, de son existence et de ses virtualités créatrices, se venge par le déchaînement d'un pseudo-ascétisme collectif qui ne se réduit pas à l'ascétisme pur, malgré un parallélisme apparent et dangereux, exposé pour le moins à des analogies et à des rapprochements, entre les deux attitudes.


Une conduite qui exprime le renoncement au monde, à la puissance matérielle et aux privilèges, consisterait de nos jours à se refuser justement à ces tendances ascétiques qui, une fois déformées, sont devenues propriété collective. Dans la déformation grossière qu'entraîne l'évolution pratique, ce qui pouvait à l'origine représenter une haute spiritualité est devenu un danger pour l'esprit.

Sans vouloir s'astreindre à une méthode ascétique, il reste à l'individu d'aujourd'hui des possibilités créatrices dont la condition nécessaire consiste à répudier les désirs « mondains » : à rester pauvre en face des séductions de la puissance et des privilèges que détiennent les maîtres et les oppresseurs de ce monde ; à rester chaste dans ses pensées en s'interdisant justement les excès inhumains et immoraux des idées qui peuvent paraître ascétiques à l'observateur superficiel ; à demeurer obéissant à sa conscience. Dans un monde où nous souffrons matériellement depuis longtemps, où nous souffrons moralement en un sens plus profond encore, il nous paraît superflu d'ajouter par des pratiques ascétiques au mal que nous connaissons et qui peut nous rendre forts, des douleurs, des abstinences et des privations qui n'enrichissent ni

nous-mêmes, ni les autres. Notre devoir sera de préférer l'homme au surhomme, l'homme de bonne volonté à l'ascète qui, à force de bonne volonté et d'énergie austère, en vient à perdre la conscience humble de ses propres limites. Là où la souffrance vécue, authentique, a produit le sens de la mesure et de la discipline, il y a des possibilités de création ; mais quand on se propose d'obtenir ce sens par une méthode démesurée, viciée par des visées politiques, matérielles et brutales, par une soif fanatique de destruction de soi-même et des autres, il y a danger pour ces possibilités créatrices, disons mieux, elles sont détruites.

Ernst Erich NOTH.

Traduit de l'allemand par Mlle G. BIANQUIS.



Le Scaphandrier qu'on enehanta

Un scaphandrier qui se préparait à descendre au fond de la mer découvrit dans sa narine droite une toute petite perle noire qu'il prit pour du charbon. Pour ne pas allumer un incendie dans le bateau où il se trouvait, il l'enveloppa dans un morceau de laine et la lança à la mer. Puis, se ravisant, il y plongea lui-même après avoir dit aux hommes de l'équipage de l'appeler trois fois lorsqu'il serait temps de remonter.

Quand il fut au fond de l'eau, il chercha longtemps la petite perle noire; mais enfin, ne la trouvant pas, il fit signe pour qu'on le remontât. Les hommes ne comprirent pas. Croyant qu'il avait découvert de nouvelles merveilles, ils se mirent à rire de bonheur. Le scaphandrier s'impatienta. Pour les obliger à faire ce qu'il voulait, il prit une pieuvre qui s'était enroulée à ses pieds et la jeta contre les parois du navire. De nouveau les marins furent contents. Ils se disaient : « Sans doute, il a trouvé une bien grosse perle pour que ça fasse tant de bruit ! »

Le pauvre scaphandrier commença à avoir peur. Il était en train de se faire du mauvais sang, quand il sentit près de lui une petite musique très douce qui disait :

« Il fut pendu
à quatre pattes
sur les barreaux
d'un cabinet ».

Cela lui plut beaucoup et le fit sourire. Il ne pensa plus aux hommes de l'équipage qui l'avaient délaissé. Il se mit à chercher d'où pouvait bien venir cette voix si enchanteresse. Il regarda partout, dans les coquillages, sous les grains de sable, dans le ventre des petits poissons qui jouaient à se manger; mais il ne trouva rien! Il se dit que ce devait être une sirène : où était-

elle? Il recommença ses recherches, ne songeant plus à son métier. Quand il rencontrait des perles, il marchait dessus et donnait les débris aux petites filles moules qui le remerciaient en se laissant aspirer.

Tout en cherchant, le scaphandrier arriva sur les bords d'un grand trou où les plantes étaient plus rares. Il ne s'approcha pas trop, de peur de tomber, mais assez cependant pour voir ce qu'il y avait à l'intérieur : Il vit des quantités de soles dont les yeux étaient placés sous la queue. Il tendit l'oreille pour écouter ce qu'elles disaient, mais les sons étroits qu'elles jetaient avec désordre ne ressemblaient en rien aux notes caressantes qu'il venait d'entendre. Aussi s'éloigna-t-il de là, se dirigeant vers une chaise de pierre où il comptait se reposer. Au moment où, s'y installant, il relevait son casque pour jouir de la beauté des profondeurs, la musiquette reprit. Il pleurait comme un petit garçon en se désolant de ne pouvoir découvrir de quelle bouche sortaient ces paroles merveilleuses.

Impatient, il se leva, parcourant toutes les cavités du lieu où il se trouvait : Il n'y avait que des tortues de mer et des huitres rachitiques qui se taisaient profondément.

Prenant toutes les bêtes de la mer une par une, il leur demanda qui chantait ainsi. Mais elles ne surent lui répondre que par des jets d'eau lancés effrontément à sa figure.

L'homme, désespéré, leva les yeux. Alors il vit au-dessus de sa tête, une grande fleur bleue dont le cœur rouge contenait deux petits yeux brillants et un rond cerclé de rose qui s'ouvrait et se refermait en exhalant des senteurs magnifiques...

Il comprit, alors, d'où venait la chanson. S'asseyant sur le sable jonché de squelettes de toutes sortes, il leva la tête et ferma les yeux pour mieux saisir la douceur musicale.

Peu à peu, la voix s'enfla, devint énorme, et fit trembler la mer. L'homme sentit qu'on s'emparait de lui, qu'une chose frêle, mais puissante, le serrait fortement en lui communiquant un bonheur intense. Une odeur merveilleuse le faisait frissonner et il ne pouvait plus ouvrir les yeux...

Bientôt, il entendit plusieurs voix lointaines : « Graivir ! Graivir ! Graivir !... » criaient-elles en s'affaiblissant...

Il voulut s'échapper: Il ne le put. Il se sentait de plus en plus étroitement serré, l'odeur devenait de plus en plus énivrante et il n'entendait plus rien. Malgré cela, il savait qu'on l'appelait, qu'on le voulait.... Mais il ne pouvait pas s'en aller: la douce musique et l'odeur merveilleuse l'enveloppaient tout entier, l'empêchant de faire un seul mouvement.

A un moment, il se crut délivré. Encore une fois il put respirer et entendre : « Graivir! Graivir!.... » Mais aussitôt il devint inconscient et la Chose le dévora...

Gisèle PRASSINOS

Juillet 1935.

Poèmes

AU PRINTEMPS

*Ici les femmes ont une profondeur dans les yeux
la fraîcheur du rire mouillé sur les miroirs.
L'arbre tranquille y couronne le soir,
la nuit sourde étale le bruit.
Et toi, te souviens-tu de cette nuit au large
quand la mer gonflée de tonnerres
déchirait ma séparation?
O que de soirs et de désespoirs,
de vains désirs et de creuses pitiés,
avant qu'éclatent dans la ville et dans la victoire
les statues écarlates dans le vent !*

*Ici la triste amitié
recherche en vain le chant de la vie.
L'austère désir et la vaine pitié
accablent l'amour sans joie.
Où est le sang ? où est le vent ?
Dans l'abîme d'un visage
dans le soir d'une rue de lumière
dans un souvenir qui remonte lentement
par-delà les sens et la connaissance,
qui remonte dans la gorge et la mémoire
comme se répand par toute la terre
l'oblique jet solaire au trouble couchant.*

*L'ombre aimée rappelle la tendresse
la solitude fait écho à la mémoire.
O vive ! ô amère !*

A PRESENT

*Ah, comme ce cri luit en moi
dans le sommeil complet de la vie
dans cette absence lourde du désir !*

*Ce n'est pas la lumière du ciel quand, à midi, inondée
de prairies vertes
elle flotte sur les hommes heureux,
c'est le rayon qui frange l'abîme
la lueur non purifiée de l'amour
l'œil anxieux qu'étreint l'attente...
Ah, comme ce cri se tord en moi !
Mais s'il est vrai que demain nous connaissons les for-
mes passionnées de la détresse
que cette lueur résonne encore jusqu'au matin
que cette vie encore remue jusqu'à ce qu'elle rie,
jusqu'au rire éternel de celle que je sais.*

LA CLEF DE LA LOI

*Barques sur le bord de l'automne
de confuses gouttes de chair
font une guirlande de fruits pacifiques.
L'eau repose comme une fleur
sur l'évidence des deuils.
L'histoire vampirique, mangeuse d'avenir,
se souvient et refuse de se souvenir.
C'est ici que le silence efface l'amour
et que l'espace dévore les bras qui se tendent.*

*« Je haïrai selon la parole
et j'exécrerai selon la volonté ».*

*Le commencement recule par-delà l'espérance
par-delà la vision, par-delà l'origine qui est avant la
naissance.
Nulle main, nul œil ni nul amour
ne savent ce qui est au monde.*

*Par le gel d'une nuit sans ténèbre
l'enfant de l'inévitable fin donna une écorce à l'antique
espace
Un nouveau silence fut créé bâti d'églises et de ma-
chines
et les virtualités de la terre s'élèvent haut au fond de
nos corps
par-delà l'heure présente et l'avenir
tuant les proverbes, destructrices inéluctables
dépeuillant l'homme de ses vêtements et de sa liberté.
Qui parle de savoir?
L'étreinte de l'angoisse est recourbée sur le néant
la Vie repose sur la mort dans l'espace incendié
comme, au seuil d'un mystérieux destin,
la main de la femme sur mon épaule*

Jean AUDARD.

Découverte de l'Amour

L'hiver nous tenait enfermés autour des poêles ; le vent, la nuit, quand nous nous ramassions tout chauds et inquiets dans nos lits, soufflait contre les portes comme si, du dehors, venaient de grandes tristesses, comme si dans la bourrasque, dans ce monde tourmenté se ruant sur nos maisons, chevauchaient de noirs cavaliers, droits dans leur cuirasse. Nous écoutions les histoires des grands. Les feuilles mortes dansaient des rondes avec des glissements de vieilles mains sur des tables cirées. Sous le rond de la lampe, nous nous penchions sur des images alors que, le long des chemins glacés et sombres passaient des ombres épiques. Tous, garçons et filles, nous nous sentions petits, faibles, réchauffés d'être au chaud, égoïstement dilatés sous l'abri de nos toits ; si un mendiant collait à la vitre son visage ruisselant nous frissonnions comme si cette apparition émergeait d'un océan de terreur. Un mythe géant, celui de la terre en détresse nous hantait, nous n'osions pas rêver à autre chose ; la mort de l'an dans ses fêtes nous faisait tout petits à la remorque des grands ; il n'y avait jamais trop de bougies, de poupées et de soldats en plomb pour nous rassurer. Mais au printemps, dès que les prés se mettaient à tressaillir de vie, que la terre travaillait et craquait, nous nous éveillions du songe des brumes, nous cessions nos voyages imaginaires par les landes et par les étangs, nous regardions les filles-fleurs aux voix grêles avec un trouble heureux.

Elles si dissemblables avec un rire qui ne résonnait pas comme le nôtre, avec un cou comme une tige, avec de tendres lianes à leurs maigres épaules, avec leurs jeux et leurs confidences, qui parfois restaient assises et sages à écouter des voix que nous n'entendions pas.

Pas de seins, pas de hanches, une fente rose sans duvet mais des cheveux longs et doux, des accents indéfinissables, des repliements, une manière de n'être plus déjà des nôtres, une manière de se grouper entre elles pour que nous les voyions mieux.

Un front pâle sur un col de dentelle, un regard qui semblait refléter l'eau profonde d'un puits, une nuque fragile, une lueur sur une nappe calme.

Une petite main que j'ai baisée, une forme indécise que j'ai étreinte et — quand sa mère l'a emmenée — je ne l'ai jamais revue qu'en songe — un vide chaud et embaumé qui m'a porté jusque chez moi devant la première soupe que j'ai avalée sans y penser ; le monde s'était empli d'autres choses que de chimères diaphanes et de gifles.

J'avais un grand jardin à moi au fond de mon cœur d'enfant avec des arbres rares dont je n'ai jamais connu le nom.

Une bouche vivante rougie de sang jeune et dessinée perdue sur une montagne de coton gris.

J'avais bien souvent levé des petites robes mais sans y chercher autre chose qu'une intimité, qu'un lourd secret honni des grandes personnes, sans y chercher un trouble ; des dents dans un fruit défendu, fade comme de la douce-amère et du risque comme de courir le long d'un mur pelé dans une touffe d'orties, comme de sauter à pieds joints dans la fange d'un fossé, comme d'errer dans un coin de jardin en l'appelant mon empire et en commandant à des sujets sans substance, comme de se rouler dans les herbes jusqu'à ce qu'on ait les cheveux pleins d'une broussaille difficile à enlever, comme de se marier, cérémonieusement mais sans malice entre nous, loin des grands, répugnants sous leurs rides.

Le premier trouble, il est venu de la terre, il était cosmique comme cette volupté que peuvent avoir les astres à rouler dans l'espace. Cette nuit d'été ; au loin des grenouilles envoûtaient une mare ; des éclairs dans le ciel ; la terre était lourde avec des ombres dans les luzernes et tiède ; nous nous sommes étendus sur les foins coupés ; ton visage mat avec tes yeux

neirs qui, pendant la journée perdus dans une étrange fixité sans expression, devenaient profonds, l'argile de tes jambes nues, immobiles et rondes, sans éclat ; je ne t'entendais pas respirer, tu ne savais plus que sourire, tu étais dans la nature, comme elle inconsciemment sensuelle, comme elle abandonnée et je tremblais sans te toucher, suffoquant, raidi par ta révélation. Il n'est jamais monté à moi, plus tard, un parfum de femme qui ait une telle sensualité. Je ne sais plus ton nom : Tu es épaisse ou morte. Jamais personne ne m'a autant donné que toi, un trouble, comme un évanouissement de tout le reste qui m'a mêlé si étroitement au trouble amoureux de toutes choses que je l'ai recherché avidement en toutes femmes sans jamais le retrouver. Nous nous sommes attendus comme les plantes et n'avons reçu l'un de l'autre que ce que porte le vent.

D'autres sont venues et sont passées, légères, au sautellement de leurs cordes «De l'huile, du vinaigre», de l'huile et du vinaigre alternativement et le sautellement de mon être au rythme de vos pieds allègres.

Vous nous ressembliez, plus qu'à des vraies femmes et je crois bien qu'alors, j'avais en horreur toutes les vraies femmes ; ce que je devinais d'elles m'en éloignait comme de certaines bêtes trop touffues et un peu sales. Il est des allées de flamboyants : Le passant qu'elles abritent ne voit que les ordures qui pourrissent à leur ombre. Vos petites robes blanches fleurant la lessive et la lavande, vos culottes comme des diaphragmes d'où jaillissaient deux fûts graciles, agiles, deux minces colonnes.

Vos torsos plats avec des boutons roses, si tendres. Rien qui soit agressif, rien qu'on brutalise.

Vos miaulements pointus qui nous décevaient ; vous nous tentiez plus quand vous étiez muettes.

L'ivresse qui venait de vous ne nous montait qu'à la tête. Votre alcool ne nous laissait pas la bouche sèche.

On serrait vos petites mains nerveuses, l'on franchissait d'un bond des montagnes, on livrait de durs combats à des monstres hideux et l'on vous revenait sans lassitude et sans blessures, mais déjà vous ne goûtiez pas l'héroïsme, cette surenchère des hommes qui se veulent grandir, cette attitude outrée, cette ma-

nière cavalière de préférer le bénéfice d'un coup de dés à celui d'une patiente sagesse, de préférer un bandeau à deux bons yeux, cette illusion qu'ils ont de vous séduire par leur audace et par leurs dangers qui ne sont point monnaie d'échange. Les lauriers qu'alors nous vous offrions n'étaient pas tachés par la boue et la sueur de l'épreuve; nous n'étions pas las de les arracher. Franchement, vous nous aimiez mieux assis à vous voir tancer les poupées à moins que, déjà faibles, vous ne courriez avec nous, vos cheveux au vent, pour que nous ayons la joie de vous rattraper et nous jeter sur vous, haletants.

Les confidences passionnées que nous faisons la nuit aux becs de gaz en sautant d'une pierre du trottoir sur l'autre.

Déjà, entre nous ce malentendu : Nous voulions vous absorber dans notre rêve épique, vous nous vouliez à vos pieds et bien peignés, bien dociles et bien calmes. Nous n'en dévalions pas moins les pentes de l'illusion et tout servait pour cette légende solitaire dont vous étiez le centre étincelant mais que vous désapprouviez. Nous avalions, pour les transformer en chansons héroïques, des larges pans du paysage, tout ce qui, au long d'un jour, avait des ailes, les ombres sous la lune qui jouaient mystérieuses et intimes dans des futaies zébrées.

Le son de vos voix prenait parfois un timbre indéfinissable, comme s'il passait au-dessus de nos têtes et les attirait.

Nos cœurs se serraient parfois à vous approcher comme si la page ouverte du livre de notre vie était immaculée et que votre arabesque s'y courberait à l'aise et l'emplirait et s'y enfoncerait, tracée au vitriol, jusqu'à la dernière page.

De notre hâte à vous suivre, à vous interroger et à vous dévêtir sans atteindre à votre mystique profondeur nous faisons deux parts : Celle de la curiosité qui nous emmenait polissonner et celle de l'amour qui nous rendait stupides.

Curiosité de ce qui s'épanouirait sous vos ventres, curiosité de vos plis, de votre honte, de votre accueil, de votre gêne, d'un monde inachevé dont l'odeur organique n'était point celle du rut, perversion d'une imagination trop tôt levée, main enfouie dans une cachette où rien encore n'était déposé et qui se crispait

dans cette chasse vaine et qui cueillait des crapauds et des chauve-souris avec une angoisse heureuse. Les grands, dénués de clairvoyance réprouvaient nos enquêtes secrètes, nous prêtaient leurs faiblesses mais pas leurs excuses sans se douter qu'entre leurs ébats inscrits dans leur chair et les nôtres indécis il y avait la différence d'heures saines et d'une maladie infantile : Ils étaient trop bêtes pour nous soigner et trop sottement discrets.

Amour qui nous tenait cois et gourds devant la Beauté; il habillait les femmes en herbe d'une splendeur que l'avenir ne laisserait pas intacte.

Je n'osais te toucher du doigt, petite fille barbouillée du fard vineux de mon ivresse.

Tu n'avais pas encore de désir et de croupe complaisante et tu tenais très simplement ton rôle de déesse.

Tu savais ton catéchisme mais tu m'offrais un visage païen d'objet divinisé.

Tu portais comme une robe légère le plus vieux culte des hommes et comme un ruban leur plus pure joie.

Tu m'emplissais les yeux et tu me les ouvrais.

Tu inspirais tout ce qui t'entourait, les arbres, les pelouses, les rues, les horizons et je ne sais pas si c'est encore un peu de toi que j'aime en eux.

Toute s'est construit autour de toi à une époque où la mort me semblait une convention.

Sais-je encore un des mots magiques que nous échangeons dans des greniers, ces chambres d'attrait où les enfants se détendent et se forment; vautrés dans la poussière, nous devenions subitement silencieux, les yeux vagues.

Sous une tonnelle, ton visage penché avec des taches jaunes de soleil et des taches roses d'ombre pudique.

Au coin d'un bois, ton bras maigre qui me tendait une poignée de mûres comme un aveu.

Ces nuits ardentes que tu as peuplées de ta face en pierre de lune. Ces battements d'ailes.

Tout ce que nous ne nous sommes pas dit ; toutes les stupidités, les colères, les moues, les brutalités, les incohérences que me dictait un démon familial.

Ce sens et cet élan que tu as donnés à ma vie comme à une flèche.

Tu entrais dans mes jeux robustes comme de la lumière entre des créneaux.

Avant que tu ne sois femme, tu as tout fait mûrir, tu as tout doré.

Tes grâces anguleuses, tes genoux cagneux, ton règne à cloche-pied, la rosée d'amour qui doit perler sur toute culture pour qu'elle n'échoue pas.

Des rêves, des chants, des couples sans sexe tendrement enlacés, des yeux émerveillés et doux, l'amour des anges avant celui des hommes, voici ce qu'il faut pour affronter l'hostilité du destin.

Puis-je penser que tu es maintenant toute pensive de l'immense bond au-dessus de la vie que je te promettais et que tu n'as pas fait ?

J. C. ODIC.

« Chanson des quinze mille jours ».

Machines

*« Ces êtres sont comme une autre chair
de notre chair »*

J. LAFITTE : Réflexions sur la Science
des Machines.

L'homme aujourd'hui se trouve en présence du monde des machines dans une situation à peu près comparable à celle qu'il occupait autrefois en face de la nature : il pensait avoir vaincu par la science, les forces antagonistes de la nature, et dans le même temps il voit se dresser devant lui les forces nouvelles du machinisme. A son tour, la machine se présente à lui comme un adversaire : ainsi elle prend sa place lui dérobe son pain, le laisse crever de misère, et il semble parfois que, pour se venger de ne pas avoir encore rencontré la conscience, elle s'apprête à broyer entre ses rouages subtils et compliqués, la personnalité de l'homme (1).

Celui-ci est obligé d'engager aujourd'hui avec sa propre création une lutte dont l'enjeu est sa vie matérielle et morale. Mais cette lutte présente un caractère particulier; comme dans le cas de la nature, il ne peut être question d'anéantir l'adversaire. Le monde des machines vit, évolue et se développe maintenant parmi nous, semblable à une fatalité qu'il faut savoir surmonter, qu'il est impossible de détruire.

(1) Le marxisme a bien vu que le développement du machinisme devait aboutir, de manière inéluctable, à un bouleversement de la Société, qu'une révolution sociale était nécessaire pour affranchir l'homme de l'asservissement matériel que lui impose la machine dans le régime capitaliste. Mais la manière dont la Russie soviétique s'efforce, en étouffant toutes les valeurs spirituelles, esthétiques, religieuses, de réduire la culture à une espèce d'humanisme mécanisé, fait encore le jeu de la machine. On sait, par exemple, que là-bas l'art, quoiqu'on en dise, n'est plus qu'un moyen de propagande. Pour Staline, il se réduit au métier d'ingénieur.

Or, la puissance de l'homme sur les choses ne dépend pas de son unique volonté : il faut qu'il soit en outre éclairé, à leur sujet, par une connaissance scientifique, presque philosophique. Ce n'est que lorsque la science a pu s'appuyer sur les grandes théories physiques des temps modernes que la conquête de la nature par l'homme est devenue aussi complète que possible. Au fur et à mesure que, dans un rythme large et précis, les hypothèses se développaient, se renouvelaient, au besoin même se contredisaient — mais chaque contradiction était un nouvel enrichissement de la connaissance — la nature, grâce à l'expérience ainsi éclairée et vérifiée, se trouvait maîtrisée. Et ces théories, remarquons-le à la suite de l'auteur de *l'Explication dans les sciences*, n'ont pas seulement cherché à formuler des lois ; presque toujours, même lorsqu'elles s'en défendaient, elles poursuivaient une explication des choses : la science progresse, comme si elle était stimulée par un tourment métaphysique : « la véritable explication, écrit Meyerson, est en même temps une explication réelle par ce qu'il y a en dessous du phénomène, par ce qui est » (*De l'Explication dans les Sciences* Chap. II, in finem).

L'homme aujourd'hui ignore à peu près tout de la machine. Si les problèmes que soulève le machinisme paraissent avoir suscité depuis quelques années d'innombrables études, celles-ci n'ont jamais considéré la question que d'une manière très superficielle, toute empirique : elles n'ont jamais été au fond des choses. Comment parler par exemple des répercussions sociales de la machine, si on ne connaît pas la nature intime de cette machine, si on n'a pas au préalable déterminé ses conditions d'existence, si on n'a même pas défini son caractère de nécessité. Ce qui manque aujourd'hui à l'humanité pour ne pas se laisser asservir par le machinisme, c'est une *explication* de la machine.

Les travaux, fort remarquables, auxquels s'est livré Jacques Lafitte (2) depuis plus de trente ans, semblent

(2) *Réflexions sur la Science des Machines* (Cahiers de la Nouvelle Journée, Bloud et Gay 1932). Dès 1914, Jacques Lafitte rédigeait l'article T. W. Taylor, dans le grand Larousse. Depuis la publication des *Réflexions*, il a fait paraître dans la *Revue de Synthèse* (Oct. 33) un article sur la *Science des Machines* qui précise quelques points qui n'étaient qu'indiqués dans le Cahier. En outre Jacques Lafitte est l'auteur de quelques articles et conférences d'un caractère purement technique ou professionnel.

combler, en partie, cette lacune. Jacques Laffitte est architecte et ingénieur dans une petite ville du Nord : pendant de longues années, il a entretenu par son métier même, un commerce constant avec les machines : il a occupé ses loisirs à parcourir les plus importants traités de mécanique et d'architecture, à étudier l'histoire des machines : il n'a pas tardé à constater qu'il n'existait pas encore de véritable science des machines ; puis il a médité longuement sur les problèmes que pouvait soulever la constitution de cette science, et bientôt il a été amené à en poser les premiers fondements. Les *Réflexions sur la Science des Machines* qu'il a publiées il y a quelque temps sous forme d'un cahier, constituent un exposé tout à fait remarquable d'idées, dont l'importance, dans le sens que nous venons d'indiquer, est indéniable.

Alors que les travaux antérieurs sur le monde des machines semblent entachés d'empirisme, ceux de Jacques Laffitte sont guidés par une idée générale qui relève de l'hypothèse scientifique : sa pensée embrasse de haut le problème de l'existence de la machine. Et c'est encore le meilleur moyen de considérer la machine en elle-même, de comprendre ce qu'elle est, d'atteindre pour ainsi dire son essence.

Jacques Laffitte, il est vrai, paraît se défendre, un peu à la manière de Newton, de forger des hypothèses : il parle surtout d'observer des différences, d'étudier des variations, de formuler des lois : en un passage des *Réflexions*, il spécifie cependant, d'une manière très précise, que la science des machines doit envisager la constitution d'hypothèses synthétiques (page 111), et bien loin de conserver une attitude positiviste, il veut atteindre par ses démarches jusqu'au seuil d'une philosophie de la machine. Et c'est déjà un point important.

Mais ce n'est pas tout : la manière dont le problème se trouve attaqué, la solution qui lui est donnée, soulèvent à leur tour d'importantes réflexions : l'effort de pensée de Jacques Laffitte s'intègre, semble-t-il, à un mouvement plus large qui se dessine depuis plusieurs années dans les sciences et la philosophie, en réaction contre le rationalisme mathématique. Nous allons essayer de parcourir, avec Jacques Laffitte, le plus rapidement possible, les étapes de sa pensée. En indiquant quels obstacles il a rencontré sur

sa route, et la manière dont il les a franchis, nous espérons faire comprendre, aussi complètement que possible, la richesse et la fécondité des idées qu'il a élaborées, l'entière nouveauté des perspectives auxquelles il est parvenu.



Il existe bien aujourd'hui une science fort complexe des phénomènes mécaniques et physico-chimiques qui ont leur siège dans les machines, mais jamais n'a été tentée jusqu'à ce jour une science des machines en tant que phénomènes. Telle est la première réflexion que Jacques Lafitte a été amené à formuler après un commerce de plusieurs années avec le monde des machines, et qu'il précise ainsi sans ambiguïté possible, aux premières pages de son cahier. Cette réflexion est d'une importance considérable ; c'est elle qui se trouve à l'origine des travaux de Jacques Lafitte, c'est sur elle que va s'édifier toute la science de la machine.

Non seulement jusqu'à ce jour la machine a toujours été considérée comme un support abstrait de phénomènes, elle n'a jamais été étudiée en elle-même ; mais bientôt Jacques Lafitte a cru même observer que l'ensemble des machines formait un monde singulier, possédant des propriétés spécifiques, que cet ensemble bien que créé par l'homme, ne résultait pas de la volonté délibérée de l'homme, qu'il était soumis, dans sa formation à des causes et des lois qui échappaient à la connaissance de l'homme.

Et dès l'avertissement, en quelques lignes où déjà se laissent deviner les conclusions du livre, il écrit :

« Ces corps organisés peuvent donc être considérés
« comme formant dans l'ensemble de la nature, une
« sorte de règne, analogue par sa richesse, par sa va-
« riété, par les singularités de son prodigieux déve-
« loppement, comme par l'imprécision de ses con-
« tours, aux autres règnes imaginés par nous jus-
« qu'ici » (p. 16)

C'est la science de ces phénomènes-machines considérés comme des entités réellement existantes et non pas seulement imaginaires, qui préoccupe Jacques Lafitte et il note qu'il y a lieu de lui réserver dans l'ensemble des disciplines scientifiques une place qu'elle ne possède pas encore.

Mais une science, même lorsqu'elle balbutie, doit connaître son objet, et voilà déjà une première difficulté; qu'est-ce en somme, que la machine ? Les machines ne forment pas dans le monde un ensemble parfaitement isolé, aux contours bien précis: parfois, elles semblent se confondre avec les produits bruts ou animés de la nature, ou avec les constructions animales; quelquefois aussi, c'est avec difficulté qu'on les distingue des autres créations sorties du cerveau et de la main de l'homme. Aucune des définitions proposées jusqu'à ce jour ne peut convenir à une science de la machine proprement dite, car toutes ces définitions, laissant de côté les caractères différentiels bien déterminés, prennent appui sur la considération des phénomènes dont la machine est le siège et non pas sur la considération du phénomène-machine. De ce fait, elles se trouvent inutilisables. Pour définir la machine, il faut savoir distinguer dans les corps organisés construits par l'homme, les caractères qu'ils présentent en commun, qui n'appartiennent qu'à eux et qui leur sont essentiels.

Mais le problème est d'autant plus délicat que ces caractères, c'est la science elle-même, au fur et à mesure de ses progrès, qui les détermine: la véritable définition suit la science; elle ne la fonde pas: elle est en perpétuel devenir. Celle que le savant est bien obligé, malgré tout, de poser au départ, ne pourra être qu'approximative, susceptible de révision et les termes qui servent à l'énoncer demanderont à être précisés ultérieurement.

Ainsi, Jacques Lafitte, plutôt que de devenir l'esclave d'une formule abstraite écrite au fronton de son cahier, a préféré utiliser quelques pages à contourner et encadrer la première définition du phénomène-machine (3), et si nous résumons en quelques mots cette définition approchée : *la machine est un corps organisé construit par l'homme et susceptible d'évolution* (4), nous espérons ne trahir qu'à moitié la pensée de l'auteur.

(3) Voir tout le premier chapitre de la première partie intitulé : Machines.

(4) Dans un article des *Nouvelles Littéraires*, postérieur *Aux Réflexions*, Jacques Lafitte, complétant cet énoncé, définit la machine : *un complexe organisé, construit par l'homme, à partir d'éléments structuraux hétérogènes et pour satisfaire à des besoins déterminés.*

Sans vouloir tenir compte de la conception des écrivains sociaux pour qui la machine est simplement un moteur dont le rôle a pour but d'éliminer l'ouvrier dans le processus de production, il est évident que la notion vulgaire que l'on peut avoir de la machine comporte généralement un caractère de mouvement ou de transformation d'énergies qui n'apparaît pas ici, et au premier abord, la définition de Jacques Lafitte n'est pas sans étonner un peu. Mais il suffit de réfléchir quelques instants pour s'apercevoir que ce sont précisément les caractères de mouvement et d'énergie et d'autres analogues, que la définition du phénomène-machine se devait d'éliminer : et la présente définition y réussit.

On peut reprocher, il est vrai à cette définition d'être trop large ; car non seulement elle subsume les différents ensembles définis par les techniciens antérieurs, non seulement elle s'applique à la plupart des objets ethnographiques, aux outils, aux machines supérieures, mais elle englobe encore, — et l'auteur le stipule très nettement — un ensemble de corps que nous n'étions pas habitués jusqu'ici à considérer comme des machines : les produits de l'architecture. Il faut lire en son entier le Cahier de Jacques Lafitte, pour comprendre le rôle important que joue cette innovation dans l'élaboration de la théorie : l'histoire de l'architecture, arrivée à un point de perfection que ne connaît pas encore celle des machines supérieures, contribue à éclairer la philosophie de la machine ; l'architecte, bien avant le mécanicien, s'est rendu compte que les corps dont il avait à s'occuper, étaient non seulement des ensembles de phénomènes physico-chimiques, mais aussi des organismes parfaitement constitués ; et l'introduction des corps architecturaux dans l'ensemble étudié permet d'équilibrer, d'une manière ingénieuse que nous verrons plus loin, la classification générale, et par là même, à constituer la théorie toute entière.

Cette définition étant accordée, remarquons que la science des machines ou mécanologie est précédée de deux disciplines intellectuelles, qui fournissent les matériaux nécessaires à son élaboration : l'art de construire les machines et la science descriptive ou mécanographie. D'un chapitre où il est question des travaux antérieurs qui concernent cette première partie

de la science, nous détacherons les lignes suivantes qui traitent des procédés descriptifs employés jusqu'à nos jours, parce que dans ce court passage, on entend déjà jouer en sourdine le leit motiv qui éclatera dans sa plénitude aux dernières pages du livre.

« Ainsi, dans les corps architecturaux comme dans
« les machines supérieures, dans les premiers depuis
« des siècles, dans les secondes depuis des années, les
« démarches de l'homme pour établir des systèmes de
« représentation révèlent toutes une même et sécu-
« laire tendance. Elles témoignent, toutes, de notre
« sentiment profond que, derrière les formes élaborées
« rées de nos propres mains, il se cache, en quelque
« sorte inaccessible directement, quelque chose comme
« une vie palpitante. Ce sentiment inexprimable
« par nos pauvres mots, il se traduit en actes créateurs
« par l'instinct de nos artistes. Et notre intelligence,
« qui tente, incessamment, de le connaître et de le
« formuler, l'exprime en schémas trop souvent
« durs et sans souplesse, en règles sans cesse mouvantes
« comme la vie qu'elles tentent d'exprimer.

« Par là, à côté des représentations spatiales, les
« suivant et se développant parallèlement à elles, ont
« vu le jour les représentations modulaires, cycliques,
« fonctionnelles, qui tâchent à nous rendre raison
« de l'équilibre, de la cadence, du rythme, de la vie
« en un mot, qui imprègnent nos œuvres composées.

« Au-dessus de leur utilité d'application, l'ensemble
« de nos représentations comporte ainsi une haute
« leçon. Il témoigne des liens subtils et profondément
« cachés qui unissent entre eux tous les corps organisés
« sortis de nos mains. Il marque la lente et séculaire
« montée de notre intelligence vers les conceptions
« organiques. Et son étude est parmi celles qui
« dispensent, à l'artiste comme au savant, le plus de
« joie et le plus d'efficacité. »

L'essai de classification tenté par Jacques Lafitte, retiendra plus longuement notre attention : la classification se trouve à la base de toute science nouvelle, et elle est déjà, par la manière dont elle s'effectue, un embryon des théories futures. Dans le cas de la mécanologie, les difficultés, que l'on rencontre dès que l'on veut procéder à la classification des phénomènes-machines sont du même ordre que celle que soulevait leur définition.

Car d'un côté, il y a la distribution, autrement dit la fonction ou la loi qui existe dans le réel, et de l'autre la classification, qui est l'appellation des espèces et pour ainsi dire la ponctuation de la loi. La classification s'apparente à l'œuvre d'art: c'est un langage convenu. Pour établir une classification, il faut donc s'efforcer d'abord de déterminer une distribution aussi générale que possible, c'est-à-dire ne s'appuyant pas sur des caractères particuliers, puis dans cette distribution, distinguer par le langage, des masses en apparence isolées. Et ces coupures de la classification seront forcément arbitraires et approximatives, puisqu'elles cherchent à appréhender un ordre qui ne se connaîtra jamais en entier.

C'est lorsque Jacques Lafitte préalablement à toute classification s'efforce de discerner dans le monde des machines une distribution qui soit réelle et singulière, que nous voyons apparaître une de ces intuitions profondes, nécessaires au progrès des sciences, et qui sont la marque des grands inventeurs: c'est à ce moment que la personnalité de l'auteur se dénonce, en jetant, au moyen d'une formule lapidaire, des clartés subites sur le processus de développement de la mécanologie.

« De nombreuses observations, écrit-il, au début de
« la partie du livre qui traite de la classification, nous
« donnent des raisons de penser que l'homme dans la
« création (des machines) a procédé *suivant un ordre*
« *constant et qu'il n'a pas voulu* (c'est nous qui sou-
« lignons). Cet ordre, dont la connaissance est essen-
« tielle pour reconnaître les causes déterminant, dans
« les machines, les singulières différences qui s'y ob-
« servent, qui n'est pas le fait de l'homme mais qui
« tient aux conditions de ses actes créateurs entraîne,
« s'il est bien reconnu, une distribution tout à fait
« singulière ». (page 61)

Les nombreuses observations dont parle Jacques Lafitte, d'autres ont pu les faire et même les noter avant lui: mais elles n'avaient pas été coordonnées par une pensée hardie, l'idée n'avait pas encore jailli. *Un ordre constant et que l'homme n'a pas voulu*, écrit Jacques Lafitte, et ces mots suffirent pour détacher de l'homme sa création, objectiver le monde des machines, le dresser dans son indépendance en face de la volonté et de la liberté humaines; et du même coup

l'hypothèse se dessine, la voie s'ouvre sur laquelle va s'engager la mécanologie pour nous conduire jusqu'au seuil de la philosophie de la machine.

On ne voyait jusqu'ici dans la machine, qu'un arrangement voulu par l'homme de phénomènes mécaniques et physico-chimiques: il semble maintenant que l'homme, dans sa création, ne soit pas resté maître de lui-même, qu'il ait obéi à une impulsion secrète, qu'une voix impérative lui ait dicté des ordres. Le problème s'élargit: l'homme, en créant la machine, peut rester libre dans son individualité: il écoute cependant les grandes lois de l'esprit, il agit comme leur intermédiaire. La mécanologie qui a pour fin immédiate, nous a dit l'auteur, d'étudier et de comparer les caractères différentiels qui existent dans les machines, se voit subitement élevée à la recherche et à la connaissance de l'ordre qui préside à leur existence.

Cet ordre (5) est d'ailleurs, ajoute aussitôt Jacques Lafitte, un ordre de composition organique:

« les machines les plus simples, écrit-il, qui offrent
« le minimum de différences avec les objets de la nature sont aussi les moins riches en propriétés en
« même temps qu'elles sont les plus primitives, et les
« machines les plus composées, qui sont les plus riches en organes, et par suite en propriétés sont
« aussi les plus récentes. »

C'est dans cette distinction généalogique qui est réelle et générale, et dont la perfection ne peut que s'accroître en recevant les découvertes et les inventions de chaque jour, qu'il faut procéder aux coupures de la classification.

Jusqu'ici les classifications antérieures ont toujours eu un caractère plus ou moins anthropomorphiques: elles se basaient sur des phénomènes physico-chimi-

(5) *L'ordre*, ce terme qui revient si souvent sous la plume de Jacques Lafitte, avec un sens très précis, nous avons tout lieu de supposer qu'il a été emprunté par l'auteur à Cournot. Nous rappelons pour mémoire que le premier chapitre du *Traité de l'Enchaînement des Idées Fondamentales* est consacré aux idées d'ordre et de forme. Dans ses *Etudes sur Cournot* (p. 94) Gaston Milhaud écrit: « Cournot nous fait entendre qu'à ses yeux, il y a dans la réalité, en dehors de notre esprit, un ordre, un enchaînement qui relie les choses, et c'est à le découvrir et à le formuler que s'exerce notre raison. » C'est bien le même problème que Jacques Lafitte essaye de résoudre, pour le monde des machines, dans son cahier de *Réflexions*.

ques qui ne sont qu'un élément du phénomène machine, ou sur des caractères secondaires, comme l'utilité sociale. En négligeant le plus souvent les engins primitifs pour ne s'occuper que des machines supérieures, elles laissaient de côté les caractères essentiels d'organisation interne. En somme, il apparaît qu'il n'y a pas encore eu de classification générale, mais des classifications particulières s'étendant à certaines fractions limitées de l'ensemble que forment les machines. Par la solution que Jacques Lafitte va donner à ce problème de mécanographie, il aura déjà en partie résolu ceux que posent la mécanologie.

Il propose de distinguer dans l'ensemble de la série mécanologique trois grandes coupures: chacune des masses ainsi isolées se distingue par un système particulier d'organisation et les propriétés qui en découlent. A ces types primaires, il assigne les noms de machines passives — machines actives — machines reflexes.

Les *machines passives* sont organiquement indépendantes du flux d'énergie extérieure: leur statut ne peut se modifier ni par l'homme, ni par elles-mêmes; leurs positions relatives, leurs volumes, leurs masses sont organiquement invariables. Pas de système différencié de sensibilité, pas d'organes de perception, pas de fonctionnement (ex. le poteau, le flotteur, les corps architecturaux).

Les *machines actives* sont actionnées par un flux d'énergie extérieure qu'elles transforment ou qu'elles transportent. Elles possèdent des organes différenciés pour la réception, la transformation et la transmission de ce flux. Le flux peut être dirigé ou réglé par l'homme au moyen d'organes spéciaux. Pas de système de sensibilité organisée (ex. l'outil, les machines opératrices).

Les *machines re reflexes* sont les plus composées: leur fonctionnement se modifie, selon les indications qu'elles perçoivent elles-mêmes, de variations déterminées dans certains de leurs rapports avec le milieu qui les entoure, grâce à des organes de perception et de transmission au système transformation principal. Elles possèdent un système de sensibilité. (ex.: piège à trappe, torpille, phare automatique).

Puis Jacques Lafitte, après avoir constaté, en passant, que ces coupures se retrouvent en chaque lignée

mécanique (ainsi le flotteur, le bateau, la torpille automatique) et que toutes les formes existent simultanément, passe à un second sectionnement en types secondaires, sur lequel il n'y a pas lieu de nous arrêter.

Il paraît beaucoup plus opportun de découvrir pour quelles raisons Jacques Lafitte, après avoir justement insisté sur le caractère arbitraire que présente à l'origine d'une science toute classification, a fait le choix de la division en machines passives, actives, reflexes : termes dont il s'occupe d'ailleurs à préciser le sens, en les opposant à d'autres qu'il n'a pas retenus (par exemple machines opératrices ou automatiques). Ces raisons, il ne les donne pas explicitement. Mais elles se décèlent facilement : cette fois encore, il s'est laissé guider inconsciemment par l'hypothèse latente qu'il n'a pas encore formulée, qui cependant lui a déjà permis d'établir les bases mécanographiques de la science nouvelle : au seuil des pages du livre consacrées plus spécialement à la mécanologie, l'idée qu'il ne peut plus retenir, va se découvrir en son entier.

« Cette façon remarquable, écrit-il, dont la série
« mécanologique se montre décomposable dans son
« ensemble en séries secondaires, ayant chacune leurs
« caractères, leurs dates et leurs lois propres, permet
« d'établir des comparaisons pleines d'intérêt entre
« la série évolutive des machines et la série évolutive
« des êtres vivants.

« Tout d'abord, les rapports qui existent entre les
« grandes coupures de l'ensemble des êtres vivants,
« entre les végétaux et les animaux, par exemple, ou
« entre les protozaires, les invertébrés et les vertébrés,
« sont comparables, dans leurs grandes lignes, au
« rapport qui s'observe entre les trois coupures prin-
« cipales que j'ai proposées dans les machines : les
« machines passives représentées par l'énorme déve-
« loppement architectural dans ses formes les plus
« variées, étant comparables par exemple, aux végé-
« taux tandis que les machines actives et reflexes le
« sont aux animaux. La science montre que la série
« biologique est caractérisée, dans son devenir, par
« un perfectionnement croissant du système nerveux
« conditionnant un accroissement de la sensibilité
« et partant de l'intelligence. De même par un per-
« fectionnement croissant du système d'organes leur
« servant à percevoir, à transmettre et à pallier les

« variations dans leur milieu, le développement de
« la série des machines s'opérera selon moi, dans un
« sens reflexe toujours plus affirmé... » page 92.

Et tandis que l'auteur des *Réflexions* se demande quelle peut être l'utilité de ces analogies avec la biologie, nous pénétrons avec lui au cœur même du problème mécanologique : les corps organisés créés par l'homme, s'apparentant aux organismes vivants, la science des machines, pour progresser, doit se modeler, non sur les sciences physico-chimiques, mais sur celles qui traitent de la vie. On peut refuser à de telles propositions la qualification d'hypothèses : nous pensons néanmoins qu'elles constituent une de ces images très simples qui, placées à la base de toute théorie scientifique, non seulement permettent d'étudier les causes et formuler des lois, mais encore mettent sur le chemin d'une explication des phénomènes.

Des lois biologiques, appliquées au monde des phénomènes machines, se trouvent aussitôt vérifiées par l'expérience : par exemple les lignées et les individus récapitulent l'ordre de la série. Et des variations dans les organes (différentiation, dégradation, disparition) entraînant des variations correspondantes dans les propriétés, montrent la légitimité de l'emploi pour les machines, des termes de fonctions et d'organismes. De même, ici comme chez les êtres vivants, un perfectionnement de la structure qui s'opère simultanément.

Il n'est pas jusqu'à une transmission des caractères acquis qui ne s'observe dans les machines, mais en biologie, cette transmission, en quoi consiste l'hérédité, s'opère par la descendance et il semble que cette fois l'analogie entre les phénomènes mécanologiques et les phénomènes biologiques se trouve en défaut : les machines ne se procréent pas encore elles-mêmes, et d'ailleurs si jamais de tels faits se produisaient, les machines ne seraient plus des machines. Mais le désaccord n'est qu'apparent : les machines s'engendrent aussi sûrement, aussi inéluctablement que les êtres vivants, et selon les mêmes lois d'interférence entre types préalablement existants. Seulement, dans l'ensemble des machines la génération au lieu de se produire directement, se fait par l'intermédiaire de l'esprit humain. Mettez en présence deux machines dans le cerveau humain, et aussitôt apparaîtra un enfant plus beau, plus souple, plus perfectionné, un être nouveau qui se

montrera aussi serviable et en même temps aussi hostile à l'homme que ses parents. Dans la série évolutive des machines, chacun des individus « peut et doit simultanément, se considérer comme une somme, comme un héritage du passé, et comme une promesse d'avenir » (page 67).

L'analogie entre les phénomènes mécanologiques et les phénomènes biologiques est donc aussi complète que possible, et cette première conclusion, l'auteur la résume ainsi : « la recherche des causes des différences en mécanologie, pose un problème étroitement comparable au problème biologique de l'origine des espèces. Elle nous propose dans le même temps les mêmes énigmes. »

Mais ce n'est pas tout : si l'ordre que révèlent les machines est indépendant de la volonté humaine, la naissance des machines provient néanmoins du fait de l'activité humaine, et cet ordre tient aux conditions dans lesquelles se trouve l'homme durant ses actes créateurs. La machine, somme toute, qui, à chacun des progrès de son développement, extériorise et marque une étape du progrès de notre organisation, résulte des interférences entre les besoins que reçoit et que se donne l'homme et les possibilités techniques qu'il se découvre dans sa lente et séculaire montée vers la connaissance de la nature et de ses lois : les causes qui déterminent les variations dans les machines, ces causes que recherche la mécanologie, sont d'ordre social, et la considération du milieu et de ses variations permet, seule de pénétrer les causes déterminant les différences singulières : les structures mécaniques sont intimement liées aux structures sociales et il devient évident que la mécanologie, qui déjà soutient des rapports avec la biologie, s'avère en même temps comme une des branches les plus importantes de la sociologie, science qui fait partie, elle-même, des sciences de la vie. Et c'est la conclusion à laquelle aboutissent les *Réflexions sur la Science des Machines*.

Il est cependant, possible, en profitant d'une remarque que Jacques Lafitte fait au cours de son livre, d'aller plus loin. Si celui-ci, pour des raisons parfaitement compréhensibles n'a pas voulu s'étendre sur ce qui se trouve au-delà des limites de la science, cette remarque ouvre, néanmoins, des voies plus larges. L'auteur des *Réflexions* écrit en effet :

« Les machines passives, harmonieusement sta-

« tiques où nous nous attachons aux propriétés d'état
« de la matière, où nous exprimons en les modelant,
« par leurs volumes, leurs masses et leur résistance,
« notre concept profond des propriétés substantielles;
« les machines actives, d'une croissante harmonie dy-
« namique, où nous exploitons les effets qu'y donnent,
« par la matière les forces qui l'animent et qui se
« transforment en elle ; les machines reflexes à qui
« nous conférons le pouvoir de régler par elles-mêmes
« les transformations d'énergies qu'elles opèrent et
« d'en conduire les effets vers des fins que nous leur
« imposons et qui deviennent leurs fins propres : tou-
« tes ces machines que sont-elles ?

« Elles sont, semble-t-il, l'expression concrète des
« trois idées fondamentales de substance, de force et
« de finalité qui forment le tourment de notre espèce.
« Elles traduisent tour à tour, dans leurs formes
« différentes, le même lent progrès de notre connais-
« sance de la nature et de ses lois : elles marquent
« les étapes de la lente et douloureuse prise de pos-
« session de nous-mêmes. Elles sont comme nous-
« mêmes sous une autre forme. » (page 93).

C'est comme s'il existait des correspondances singulières entre les machines et nos idées fondamentales, et en présence de tels aperçus on est en droit de se demander si, somme toute, les rapports qui existent entre la machine et l'homme ne seraient pas du même ordre que ceux que soutient la nature avec l'Idée dans la philosophie de Hegel. La machine n'est pas seulement le siège de phénomènes physico-chimiques ; elle est surtout la matérialisation de la science humaine, et cette science à son tour, dépasse largement le cadre des abstractions dans lequel on tente généralement de l'enfermer : la science humaine, c'est l'homme tout entier plongé dans le milieu social et tendu vers la connaissance. Que l'esprit humain veuille bien se reconnaître dans le monde des machines : ce sera alors l'affranchissement de l'esprit, loin du joug des machines et de sa nécessité, comme l'Esprit qui prend conscience de lui-même et se reconnaît dans la nature, trouve sa véritable délivrance au-dessus de la Nécessité (6).

(6) En réalité, la conclusion est un peu plus poussée : elle va jusqu'à indiquer, discrètement, l'avènement de structures sociales nouvelles. Mais comme l'indication est à peine formulée ne nous y arrêtons pas.

Les Réflexions sur la Science des Machines nous amènent au seuil même de la philosophie de la machine.



Les techniciens trouveront dans les *Réflexions sur la Science des Machines* d'utiles et précieuses suggestions pour éclairer leurs travaux : la valeur professionnelle de l'auteur, ses connaissances scientifiques, la sûreté de son jugement ne peuvent être mis en doute, et s'il est permis de refuser son approbation à une théorie qui peut sembler audacieuse, il est tout au moins impossible de ne pas en reconnaître la valeur proprement scientifique : ce n'est pas la première fois que l'on a voulu comparer les machines aux êtres vivants, mais jusqu'ici cette comparaison était restée dans le domaine de la pure fiction poétique ; jamais, à notre connaissance, elle n'avait encore été transposée du plan de la fantaisie dans celui de la science véritable.

Mais les réflexions que doivent nous suggérer les travaux de Jacques Lafitte seront d'un tout autre ordre. Nous établirons d'abord un rapprochement aussi rapide que possible, entre la mécanologie telle que Jacques Lafitte l'a exposée, et la théorie marxiste de l'économie politique. Ce rapprochement est non seulement susceptible de jeter quelques lumières sur les conclusions auxquelles aboutissent les *Réflexions*, mais il peut encore permettre de préciser le sens d'un terme d'une importance fondamentale dans la doctrine marxiste, celui d'infrastructure, sur l'interprétation duquel on ne paraît guère d'accord aujourd'hui.

La plupart des économistes avant et même encore après Marx ont toujours pensé que les hommes, tout en tenant compte des certaines lois abstraites et immuables de l'économie, pouvaient diriger les événements de l'histoire suivant leur volonté déterminante, au besoin les plier dans le sens de leurs utopies. Marx, à la suite d'Hegel, a, tout au contraire, montré que l'ensemble des phénomènes économiques avaient une vie propre, qu'ils répondaient à un ordre dialectique immanent, indépendant de la volonté de l'homme, que la seule puissance de l'homme sur cet ordre, c'était d'en ralentir le rythme par la réaction, ou de le pré-

cipiter par la révolution. Le monde des machines chez Jacques Lafitte et l'ensemble des faits économiques chez Marx, se situent par rapport à l'homme, d'une manière identique. Dans les deux cas, bien qu'il s'agisse des produits de la création humaine, on se trouve en présence d'un ordre qui vit d'une existence propre: la seule différence c'est que dans le premier cas, l'ordre est organique, dans le second dialectique.

Mais en outre, lorsque Jacques Lafitte écrit que l'ordre immanent au monde des machines tient aux *conditions dans lesquelles l'homme se trouve durant ses actes créateurs*, nous pensons que cette dernière expression, transposée dans le domaine de l'économie, définit très exactement ce que Marx entendait par l'infrastructure de la Société. Dans certains milieux, qui s'efforcent d'interpréter aujourd'hui la doctrine de Marx comme si le matérialisme sur lequel elle repose était le matérialisme mécaniste et non dialectique, on est assez tenté d'éliminer de l'expression « infrastructure de la société », tout l'humain, pour aboutir au pire déterminisme. Jacques Lafitte n'est certainement pas marxiste dans un sens aussi restreint: il l'est peut-être beaucoup plus, que ne peut le laisser croire la lecture des *Réflexions*, si l'on veut bien rendre au matérialisme de Marx une valeur plus humaine.

Ce rapprochement étant ainsi esquissé, nous passerons à un autre ordre de considérations. Bien que tout le cahier de Jacques Lafitte mette l'accent sur *l'existence* des machines, il nous paraît difficile, tout au moins pour le moment, d'interpréter la science nouvelle à la lumière du mouvement phénoménologiste qui s'est dessiné depuis quelques années dans la philosophie. Si la mécanologie se trouve approfondie bientôt dans le sens que désire Jacques Lafitte, peut-être cette interprétation pourra-t-elle avoir lieu. Mais dès maintenant, on peut faire remarquer que le problème d'épistémologie que posent les investigations de Jacques Lafitte se raccorde à tout un ensemble de conceptions nouvelles.

Depuis la Renaissance, on a pu croire que la philosophie de la quantité l'emportait définitivement sur la philosophie de la qualité: les sciences, après Descartes ont essayé de ramener l'explication du monde à une équation, ou tout au moins à un système d'équations, et devant le succès apparent

ainsi obtenu dans le domaine des sciences physico-chimiques on ne désespérait pas il y a encore quelques années, de réduire la biologie elle-même à une explication mécaniste. Meyerson, dans les deux ou trois ouvrages qu'il a consacrés au cheminement de la pensée scientifique, a montré que l'effort du savant avait toujours eu pour but de se rapprocher d'une pure identité, mais il semble que, dans ce processus qui aboutit à l'élimination du concret au profit de l'abstrait, les catégories de la raison jetées comme les mailles d'un filet sur le monde laissent échapper la multiplicité de la vie. Science expérimentale ou science déductive l'une et l'autre aboutissaient à un résultat analogue. Seul, dans ce tableau d'ensemble, le principe de Cournot jetait une note discordante.

Or, dans une intéressante conférence publiée à la fin de 1930 dans la *Revue générale des Sciences* (7), un minéralogiste russe W. Vernadsky a donné de la science la plus récente, une physionomie toute différente. Il remarque que la vie était devenue dans l'Univers, tel que la science des siècles précédents l'avaient construit, un détail presque insignifiant : le Cosmos newtonien servait de conception-modèle : si on essayait de perfectionner cette conception, on n'en continuait pas moins à l'imiter. Malgré le caractère de phénomène social que possède la science, le milieu ambiant (vie, société) qui est à l'origine même de cette science, était laissé de côté.

Après avoir formulé ces remarques, Vernadsky montre que si le fossé séparant les sciences physico-chimiques des sciences de la vie se comble aujourd'hui, c'est au profit de ces dernières. Non seulement le principe de Cournot, qui met en avant l'irréversibilité des phénomènes, mais encore la relativité et la mécanique ondulatoire sont des ponts jetés entre la physique et la biologie. L'espace biologique est un espace dissymétrique : le temps biologique est également doué de propriétés complexes. Il semble que l'espace et le temps des physiciens tendent à se rapprocher aujourd'hui l'un et l'autre de l'espace et du temps biologiques.

(7) Cette conférence rédigée en français par un savant russe, qui connaît probablement assez mal notre langue, est à peu près illisible dans le texte original. Raymond Queneau a très heureusement résumé cette conférence dans une note bibliographique de la *Critique Sociale* (N° 3) dont nous nous inspirons ici.

Cette évolution de la science ayant été ainsi constatée il est assez remarquable de voir Jacques Lafitte, à son tour introduire les concepts de la biologie dans un domaine où les sciences mathématiques régnaient jusqu'ici sans conteste. Si nous assistons aujourd'hui à un retour offensif de la philosophie de la qualité (nous laissons à d'autres le soin de montrer comment ce retour paraît s'effectuer même dans le domaine des sciences mathématiques) cette philosophie toutefois ne sera plus celle qui avait cours au Moyen-Age ; elle dépassera, sans la détruire, la philosophie de la quantité sur laquelle la science a vécu depuis trois ou quatre siècles. Nous assistons peut-être aux premières démarches d'une nouvelle philosophie de l'ordre, que Cournot avait entrevue il y a plus d'un demi siècle et où se fera la synthèse de la qualité et de la quantité, philosophie dont l'ouvrage de Jacques Lafitte représente un des premiers chapitres.

Jacques Lafitte, quelle que soit son attirance pour la biologie, bien qu'il s'ingénie à mettre l'accent sur le phénomène de l'individualité organique, ne méconnaît d'ailleurs pas les grandes découvertes accomplies par les sciences mathématiques ; il ne méprise pas leur grandeur et leur prodigieuse utilité, il croit à leur développement et à leur extension. Dans un article de la Revue de Synthèse, il écrit :

« C'est dans le corps des techniciens formés par
« l'enseignement moyen... que se rencontre, selon moi,
« et au plus haut degré, la connaissance toute in-
« tuitive d'ailleurs, de la machine en tant que corps
« organisé... Il faut en voir la cause dans le dévelop-
« pement relativement peu considérable, dans l'en-
« seignement dispensé à ces techniciens, des hautes
« parties des sciences mathématiques, mécaniques et
« physiques, si peu faites encore pour atteindre l'or-
« ganisation... Il vaudrait mieux que la vieille oppo-
« sition de la théorie et de la pratique s'efface pour
« eux dans la pleine signification d'une synthèse entre
« les vues proprement organiques et les vues tirées
de la connaissance des sciences physiques ».

Phrase d'un caractère ambivalent : d'une part, désir que l'enseignement des hautes disciplines mathématiques s'élargisse dans certains milieux, d'autre part constatation que la connaissance de la machine s'est surtout développée chez ceux qui ignorent ces

mêmes spéculations. La connaissance physico-chimique, Jacques Lafitte ne la raye pas d'un trait de plume, il ne la méconnaît pas : il faut savoir penser simultanément dans des plans différents. La connaissance scientifique, chez Jacques Lafitte, sera vivifiée par une intuition, qui a un caractère nettement poétique. Cette insertion de la poésie dans la science n'est pas un des moindres intérêts de la théorie édifiée par l'auteur des *Réflexions*. Nous nous expliquons.

L'intuition a toujours joué et joue encore un rôle important dans la science : mais cette intuition se présente le plus souvent comme une forme déguisée de la déduction ou de l'induction : Poë a écrit à son sujet dans *Euréka*, qu'elle n'était que « la conviction naissant de certaines inductions ou déductions dont la marche a été assez secrète pour échapper à notre conscience, éluder notre raison ou édifier notre puissance d'expression ». L'intuition que nous avons en vue transconde la raison pour pénétrer dans les régions de l'esprit. C'est plutôt un sentiment, un frémissement de l'âme, en présence de la ~~vie~~ palpitante, en présence de l'être insaisissable, en présence du grand secret, un effort pour briser le noyau incoercible de l'irrationnel, par autre chose que la raison, un désir qui unit l'homme à la chose par la maîtrise de la création. La connaissance rationnelle, nous l'avons indiqué plus haut avec le secours de Meyerson, en marchant vers l'identité, risque de mettre l'humanité en présence d'une pure abstraction : tandis que le savant voudrait expliquer le phénomène par ce qui est en dessous, par ce qui *est*, l'être lui échappe.

Il semble donc parfois qu'il y aurait quelque avantage à ce que une intuition, qui appréhenderait d'une manière plus certaine, le concret, vienne servir de liant aux concepts de la science. Si on objecte que c'est là introduire, de propos délibéré, dans la science une part de subjectivité, qui n'est pas autorisée, il est possible de répondre que tout d'abord, la science qui est en partie un phénomène social, n'a pas toujours été construite avec l'impartialité de la raison pure, qu'en outre il n'y a peut-être rien de constant et d'invariable dans les catégories qui constituent la structure même de cette raison : Max Scheler a pu noter dans *les Problèmes d'une Sociologie de la Connaissance* que la raison apriorique variait avec l'époque historique et la totalité culturelle.

Dans certaines sciences mêmes, comme la sociologie et l'ethnographie, qui ont pour objet des valeurs vitales et spirituelles, l'expérience de l'observateur fait pour ainsi dire partie de la science elle-même, et comme l'a écrit récemment un voyageur de l'Afrique (8), il serait préférable pour étudier les possédés, d'être possédé soi-même : l'intuition religieuse peut et doit servir utilement les progrès des sciences de cette catégorie.

L'intuition poétique, dont nous parlons ici, équivaut à ce que pourrait être l'intuition religieuse dans les sciences sociologiques. Mise en jeu avec la connaissance rationnelle, elle doit chercher à ressaisir l'être qui échappe aux catégories de l'entendement

Dans le cas de la science mécanologique, telle que Jacques Lafitte l'a élaboré, il ne peut y avoir aucun doute. Non seulement les noms de romanciers, comme Wells et Samuel Butler se rencontrent plusieurs fois dans les pages du livre à côté de ceux des grands théoriciens de la machine, mais une courte note bibliographique que l'on trouve en tête du livre, nous fait pénétrer le travail de pensée auquel s'est livré Jacques Lafitte pour construire sa théorie. Il indique les sources auxquelles il a puisé : après avoir signalé les observations directes et personnelles que son métier d'architecte et d'ingénieur lui a permis de faire pendant trente ans, et expliqué de quelle manière lui ont servi les prospectus, les catalogues, les revues et les mémoires techniques, il cite les œuvres cruciales de la littérature technique : Reuleaux, Kœnigs, Viollet le Duc, etc. ; puis il ajoute que « la littérature générale a toujours ouvert dans son esprit des communications profitables à ces recherches particulières ». Lorsque non content d'avoir fait cette déclaration, il prononce aussitôt les noms de Poë, de Wells, de Samuel Butler, on reste convaincu que l'étrange poésie de la machine, qui fait passer sur les œuvres de ces deux ou trois écrivains, un reflet proprement fantastique, a contribué pour une large part à la formation de la pensée philosophique et scientifique de Jacques Lafitte ; c'est là qu'il a découvert cette vie palpitante des machines autour de laquelle il s'est efforcé de constituer la

(8) C'est une des idées fondamentales qui font l'originalité et la valeur d'un livre comme « *L'Afrique Fantôme* » de Michel Leiris.

science nouvelle. Ce frémissement de l'âme, dont nous parlions plus haut, il l'a appris dans le *Joueur d'échecs de Maetzel* où la logique s'allie à la beauté, dans la *Guerre des Mondes*, qui montre le cerveau mécanisé des Martiens conduisant les machines les plus subtiles et les plus terrifiantes : c'est en lisant de telles œuvres qu'il a compris que les corps organisés créés par l'homme avaient une vie propre, indépendante de la volonté humaine, mais qu'en même temps ce monde conservait avec l'homme les liens de la chair, qu'il était l'image de l'Esprit.

Mais le roman fantastique de la machine n'a pas seul inspiré le savant : Jacques Lafitte « trouve encore matière à réflexion dans le *Stello* de Vigny, dans Balzac (*Gambara* — *Le Chef d'œuvre inconnu* — *La recherche de l'absolu*) dans Dickens et dans d'autres œuvres apparemment fort éloignées de la machine ». Ce qu'il a poursuivi dans la lecture de ces livres, et ce qu'il y a rencontré, ce n'est plus la poésie de la machine, mais celle de la création : car si l'ordre que révèle les machines est indépendant de la volonté de l'homme, elles n'en sont pas moins la création de l'homme, la science humaine faite chair ; seulement, à l'instar de la poésie rêvée par Lautréamont pour l'avenir de l'humanité, le monde des machines, comme le langage d'ailleurs, n'est pas le fait d'un seul, mais de tous.

Evidemment, c'est au nom même de la science que les *Réflexions sur la Science des Machines* demandent à être tout d'abord jugées : mais par la force de la pensée et de l'expression, par la vigueur du style, par le nombre des problèmes qu'il soulève, cet essai sur la mécanologie dépasse largement le cadre des simples publications scientifiques, et il ouvre à notre esprit des voies vers des horizons plus amples. Il faut espérer qu'il ne tardera pas à prendre dans la littérature générale, la place à laquelle il a droit.

Marcel MORÉ.

Chroniques

UN ROMANCIER D'HIER ET D'AUJOURD'HUI

Marcel PREVOST

A propos de : CLARISSE ET SA FILLE (Editions de France).

Comment ne pas admirer les romanciers qui ont atteint le succès dès les années 1880-90 et qui n'ont cessé de le tenir jusqu'à nos jours ! Tel est le cas d'un Paul Bourget, d'un Marcel Prévost surtout, qui, après avoir constitué son public, un public fort important, a su le maintenir en haleine pendant près d'un demi-siècle, l'étendre davantage, l'intéresser quasi sans défaillance.

Lorsqu'un écrivain est consacré, nous avons tendance à oublier ses débuts souvent difficiles. Avant la guerre, les « jeunes » ne bénéficiaient d'aucun « préjugé favorable », et ce n'est pas sans luttes que Marcel Prévost est parvenu à s'imposer. Dès ses premiers livres, et notamment dans *Le scorpion*, il osait tracer avec une rare franchise la peinture de certains milieux, et bientôt *Les Demi-Vierges* provoquaient une sorte de scandale. Celui-ci nous surprend aujourd'hui, le titre de cet ouvrage étant devenu une expression, qui nous est familière, de notre langue. C'est que nous avons de la peine à imaginer combien les libertés de la jeune fille ont évolué depuis cette époque, de même que celles du romancier, d'ailleurs, qui peut, à présent, traiter sans retenue les sujets les plus scabreux. Mais, en 1894, il fallait une véritable audace pour aborder, même prudemment, certaines questions sexuelles. J'ai lu, il y a peu de temps, par hasard, une étude de Léon Blum, alors critique littéraire, qui tenait à reconnaître hautement le courage de l'auteur des *Demi-Vierges*.

A l'heure actuelle, Marcel Prévost a rallié autour de lui la quasi unanimité des critiques qui écrivent dans les journaux et dans les revues. Jamais il n'a obtenu autant d'articles que depuis la guerre pour chacun de ses romans. Ses qualités d'observateur et de narrateur, l'aisance de son style, ont paru peu à peu natur

rel'es, et comme inhérentes à son talent. Et son prochain ouvrage, chaque fois, est attendu avec sécurité.

Cependant la persistance même de ses dons prouve un équilibre qui ne peut être que le résultat d'un ensemble de remarquables efforts. Avant tout, Marcel Prévost, en avançant en âge, sait rajeunir. Sans doute n'a-t-il pas hésité, à vingt ans, à « parier », si j'ose dire, pour une longue vie si bien qu'il a « gagné » aujourd'hui le profit des assurances qu'il a prises dans ce sens. En dehors même de son activité de romancier, il a créé et continue à faire vivre, avec l'appui de fidèles et précieux co-dirigeants, la « Revue de France » ; il lit lui-même les manuscrits ; il a découvert des écrivains ; et pour les divers mouvements de notre siècle, il garde une curiosité constamment en éveil, une sympathie accueillante.

Marcel Prévost aime la vie, intensément ; il aime son temps avec passion, ou plutôt les époques successives et diverses qu'il a traversées. Le monde ne s'est peut-être jamais transformé aussi rapidement que depuis cinquante ans. La guerre, qui a pu sembler un immense événement sans influence sur le siècle, nous apparaît maintenant comme la coupure qui marque la fin d'une civilisation et la naissance d'une autre : le « libéralisme » est mort en 1914, tandis que nous assistons à l'éclosion de sociétés à base collective. Le développement industriel et la rapidité des moyens de communication ont complètement changé les formes de la vie militaire, les relations diplomatiques internationales. Avec l'automobile et l'avion, la femme a été obligée de simplifier son costume ; elle, qui, jadis, même à la plage, ne sortait pas sans son ombrelle, de peur d'attraper une tache de rousseur, est devenue sportive ; elle peut se montrer en maillot, publiquement, sans déchoir ; laisser sa peau brunir sans paraître laide. Son attitude envers l'homme, sa conception de l'existence n'ont pu rester ce qu'elles étaient. Les salons « fermés » n'existent guère plus ; la vie mondaine s'est élargie. Dans l'insécurité matérielle, due à la crise économique, les conceptions morales de l'homme ne sont plus les mêmes. Le sentiment de la vie immédiate, le besoin d'action héroïque se sont intensifiés. L'amour s'est « désencombré » de toute sentimentalité inutile comme les femmes de leurs « vapeurs ». Le cinéma et la radio ont obligé l'artiste le plus hermétique à sortir de sa tour d'ivoire. Somme toute, les bouleversements ont été tels qu'il semble difficile qu'un homme du XIX^e siècle ait pu devenir complètement un homme du XX^e siècle.

Tel est le cas pourtant, il faut bien le constater, d'un romancier comme Marcel Prévost, romancier d'hier et d'aujourd'hui. Il a décrit avec fidélité la bourgeoisie française de 1900, un peu

figée et bien pensante, aux adultères hypocrites, à peine troublée par des velléités d'émancipations féminines ; — et il l'a suivie de près, dans les multiples aspects souvent conventionnels de son évolution, jusqu'à nos jours. Les romans de Marcel Prévost sont semblables aux images successives d'un film sur la bourgeoisie qui s'étendrait de « l'avant guerre » à la guerre et à « l'après guerre ». Placé au centre des milieux qu'il étudiait, il a capté, telles quelles, leurs préoccupations dominantes et leurs mesquines petites aspirations. Marcel Prévost a même eu le pressentiment du grand conflit dont on trouve trace dans un de ses livres, dans *M. et Mme Moloch*, qui parut peu de temps avant la guerre.

C'est que Marcel Prévost a la personnalité d'un « auteur de romans ». Il s'intéresse aux relations, mêmes superficielles, des êtres qu'il voit évoluer autour de lui. Leur existence, même lorsqu'elle reste d'apparence médiocre, lui apparaît souvent comme un problème, qu'il cherche, avec une sorte d'excitation intérieure, à éclairer ; il fait avancer sans crainte ses personnages d'un point à un autre ; il reste constamment le maître de son intrigue. On sent que Marcel Prévost s'est épris de son rôle de romancier.

Dans cette œuvre si étendue, on trouve d'ailleurs tantôt des romans de mœurs proprement dits, tantôt des drames de famille, ou bien des ouvrages où l'auteur se plaît à confesser, à conseiller, comme les directeurs de conscience, aboutissement final, je pense, pour Marcel Prévost, de sa conception du romancier. Il suffit, d'ailleurs, de citer des genres divers pour que, sous chacun d'eux, le lecteur place aussitôt un certain nombre d'ouvrages de l'auteur, dont les titres lui sont bien connus.

Parmi les romans les plus récents de Marcel Prévost, on retrouve ces mêmes directives, plus affirmées, plus au point, conçues avec plus d'autorité. Dans *Marie-des-Angoisses*, un des derniers parus, l'auteur nous raconte au milieu de beaucoup d'autres épisodes, que je néglige, l'histoire d'une petite espagnole, de famille noble, qui, par dépit amoureux, dans son extraordinaire orgueil blessé, veut faire croire qu'elle s'est donnée à un de ses serviteurs : retirée avec lui dans son château, elle le fait manger à sa table, à côté de sa vieille mère impotente, à qui elle l'a imposé, et cette comédie, menée avec une cruauté implacable, devient pendant quelques pages hallucinante. Ce qui en augmente encore le caractère dramatique, c'est le contraste entre le portrait physique de Marie-des-Angoisses (la petite espagnole) : un corps frêle, presque friable, avec un doux visage d'enfant, — et sa terrible et tenace volonté, qui finira d'ailleurs par céder, — la femme, devenue tout à coup la fillette qu'elle

est en vérité, tombant en pleurs dans les bras de celui qui a découvert la comédie... Je constate, en évoquant ce livre, combien ce personnage qui m'a intéressé, est resté gravé avec précision en mon esprit.

Un ou deux ans auparavant, Marcel Prévost, en publiant *Voici ton Maître*, avait dépeint un type de « gigolo moderne. » Je n'ai pas davantage oublié ce Roland (qui n'apparaît d'ailleurs que dans la seconde partie du livre). Roland cherche à tirer parti d'une femme qui a plus d'argent que lui; il n'est pas moins amoureux d'elle, amoureux à sa façon, un peu rudimentaire, cachant, par pudeur, son désir sous des dehors de brusquerie et d'indifférence, trop certain de plaire grâce à son charme et à sa fraîcheur d'enfant. L'auteur a su lui restituer sa sensibilité très particulière; il est aussi spontané et touchant que le délicieux « Chéri » de Colette...

Avec *Clarisse et sa fille*, qui vient de paraître, Marcel Prévost revient au drame de famille. Mais le sujet, la présentation, l'atmosphère font de ce livre un roman, une fois de plus, entièrement différent des précédents. Si l'on pense à l'éclosion des multiples talents de « l'après-guerre », célébrée avec éclat par la critique et qu'il en est resté bien peu qui ont duré plus que quelques années, comment ne pas être frappé par la puissance de renouvellement d'un Marcel Prévost.

Nous sommes en France, à Chandrosse. Marcel Prévost a pensé à Chateauroux, où il a travaillé autrefois comme ingénieur des tabacs. Il nous introduit dans la lente et monotone vie de province. M. Bruneteau, bourgeois fortuné, greffier au tribunal, va devenir le héros d'un drame familial.

C'est lui le narrateur. Il parle, à la première personne. Marcel Prévost a su maintenir, tout au long de ces « mémoires », le ton propre à un personnage médiocre de ce genre. Peu d'images dans ses phrases qui sont quasi celles d'un rapport, ou des images tirées du vocabulaire juridique, qui est celui de sa profession. Il est possible que dans les passages essentiels, M. Bruneteau, le narrateur, passe insensiblement de son style particulier à celui qui est d'ordinaire le style de Marcel Prévost. Il y a néanmoins, dans cette présentation objective du récit, dans cette forme saine et sèche, une réussite technique qui doit séduire les véritables « lecteurs » de romans. Un inconvénient cependant : l'auteur n'a pas pu approfondir l'étude du caractère de Clarisse, la femme de Bruneteau, car c'est par Bruneteau que se fait le récit et Bruneteau ne comprend pas et ne s'intéresse guère à sa femme.

Pourquoi est-elle jalouse de son époux, jalouse de la passion de Bruneteau pour leur fille Gisèle ? Bruneteau n'a cependant

pour sa fille que l'amour le plus pur. J'imagine donc que Clarisse, aigrie par ses déceptions, cultive, inconsciemment en elle, un sens instinctif de la méchanceté : elle ne peut pas supporter le bonheur qu'elle voit se dégager de l'intimité toute intellectuelle entre son mari et sa fille. C'est ce bonheur auquel elle reste étrangère qu'elle veut détruire, en mariant à tout prix sa fille Gisèle pour l'écarter de son foyer. Gisèle consent à épouser un jeune bâtard, qui est le fils de La Blanchère et protégé, en secret, par lui. Finalement, Gisèle, qui est bientôt obligée de suivre son mari, administrateur colonial, dans les pays chauds, va y trouver la mort. Triste victoire pour la mère : à présent, elle n'est plus exclue par son mari ; elle l'a tout à elle, et cependant elle ne tient qu'une ombre, Bruneteau ne vivant que par le souvenir de sa fille.

Ce qui m'intéresse essentiellement dans ce roman, ce sont les chapitres consacrés aux relations du père et de sa fille. Aucun « complexe freudien » chez ces deux êtres. Marcel Prévost ne cherche pas à nous présenter un cas anormal. — Sans doute, si nous ne connaissions pas la parenté qui unit Bruneteau et Gisèle, nous serions amenés à croire, d'après leur langage, qu'il s'agit de véritables amants. Mais la passion mystique ne s'exprime-t-elle pas souvent dans les mêmes termes que la passion charnelle ? L'amour, a dit Valéry, c'est le désir d'être bête à deux. La tendresse amoureuse ne prend-elle pas des formes analogues ? N'aboutit-elle pas à une sorte de petit complot diminutif des prénoms, mots convenus, gestes ou mimiques qui évoquent des scènes du passé, connues du couple seul et pour lui seul ?

Quand une grande différence d'âge sépare, en outre, deux amants, le plus jeune n'éprouve-t-il pas le besoin d'être protégé ; l'ainé, le désir de diriger, d'initier ? Ce sont précisément ces rapports de maître à élève qui se sont établis entre Gisèle et Bruneteau. Il y a même, chez le père, une sorte de vocation pédagogique, qui ne fait qu'un avec son amour. Lorsqu'il va être séparé de sa fille, dans les minutes où il scuffre le plus, c'est au souvenir des leçons données par lui à Gisèle que sa pensée se reporte : ces leçons représentent les plus doux moments de son amour ; il sentait Gisèle respectueuse, admirative, toute tendue vers lui dans le désir de comprendre les explications de son père et d'élargir son horizon. En ces instants, elle se donnait véritablement à lui en esprit. L'enseignement était leur moyen de plus parfaite communion.

Passion essentiellement platonique. Bruneteau aurait très bien admis, nous dit-il, que Gisèle restât toujours attachée au célibat et, lui-même, sans doute, aurait fort bien pu rester chaste. Il

arrive effectivement qu'une fille ou qu'une sœur consacre sa vie à un homme qu'elle sent supérieur pour qu'il accomplisse sa tâche plus librement. Le cas de Nietzsche est le plus caractéristique. Mais il y a de nombreux artistes qui ont pu, comme lui, s'appuyer sur le dévouement désintéressé d'une femme. Ce qui peut paraître étonnant, c'est que des êtres de médiocre qualité soient animés d'une passion aussi élevée, qui ne peut se nourrir que d'émotions intellectuelles. Il est vrai que certaines insuffisances sexuelles sont susceptibles de conduire à l'apostolat. Or, Bruneteau n'est guère troublé par les sens et nous avons lieu de penser que sa fille a dû hériter du même « tempérament » que lui. Il arrive aussi que l'on trouve, dans telle ville quelconque de province, un homme d'apparence ordinaire, dont les habitudes de vie ne se distinguent en rien de ses semblables et qu'habite pourtant, en secret, un sentiment d'une rare noblesse. Tel est le cas de Bruneteau à Chandrosse. Et c'est là le mérite essentiel de ce roman de nous révéler, dans un terne milieu bourgeois, une passion insoupçonnée de tous et toute de pureté. Un tel amour n'avait guère de chances de pouvoir se maintenir au milieu des mesquineries et de l'incompréhension ambiantes : il devait, comme nous l'a montré Marcel Prévost, s'achever dans le drame.

Léon PIERRE-QUINT.

LA POESIE

LA POÉSIE DE GILBERT TROLLIET

Deux marches spirituelles, indépendantes mais d'une indiscutable parenté latine, jouent sur les bords de la France le rôle de serres et de laboratoires où se préparent et se transforment depuis des siècles des climats poétiques et picturaux : Ce sont la Belgique et la Suisse romande, l'une maritime et déjà continentale, l'autre continentale mais pressentant par delà le Rhône la grande eurythmie méditerranéenne. Ainsi se sont accumulées et développées de riches atmosphères dont je m'étonne que l'apport soit si souvent méconnu. (Je parle au point de vue moderne et vis-à-vis d'auteurs ou de peintres d'écoles récentes). Des poètes comme Robert Vivier en Belgique, Gustave Roud, et Gilbert Trolliet en Suisse, méritent cependant une place à part, parce qu'ils mêlent d'une façon caractéristique les actuelles données poétiques françaises à un sentiment très vif de leur terroir, pour aboutir à des créations neuves dont la nature et les fragrances les plus intimes nous attirent et ne nous dépaysent jamais : je dirai même que ces greffes ont pour le critique attentif un attrait tout spécial parce qu'elles nous

rendent plus manifeste la puissance de la Terre sur la poésie, et de la Poésie sur la terre : car les vrais poètes aiment la terre, et, se'on le mot de Nietzsche, elle le leur rend bien.

Après une série de poèmes à la fois géodésiques et métaphysiques : (Petites Apocalypse — Eclaircies — La Vie extrême — Itinéraire de la mort), Gilbert Trolliet, changeant son cadre et son paysage habituels, et ne gardant plus de sa formule que le principe le plus actif, a transplanté pour un temps très court : (vingt Poèmes de Juin), sa poésie à Paris pour s'empresse de revenir à cette Suisse qui lui est nécessaire. Les yeux rajeunis, il y a mieux saisi le vœu latent des atmosphères, la dure spiritualité des choses, cette spiritualité grave et soucieuse qui inspirait autrefois Dürer et de nos jours Ramuz. Du « Transparent glacier des vols qui n'ont pas fui » se sont échappés à la fonte des neiges cézaniennes de grands aigles captés définitivement dans le grand tournant des vallées peintes par Bosshard : Ainsi Trolliet arrive à sa démarche précise par une progressive révélation mythique de la réalité. Sa grandeur et sa faiblesse lui viennent de son acuité introspective et syntétique, de cet ange et de ce démon qui l'accompagnent en toutes occasions et ne le lachent guère. Mais si ses moments d'abandon sont rares, ils n'en sont que plus précieux de grâce soupirante, de clairvoyant éclat. Ils se manifestent souvent dans ces vingt Poèmes de Juin malgré la surveillance rigoureuse qu'exerce sur lui un poète attentif de la vie à lui-même :

*Luxembourg, ô feuilles de juin,
Votre présence qui bourdonne
Gagne insensiblement l'automne
Et marche dans nos cœurs disjoints.*

A ces zones, à ces saisons glissant dans la durée (un mot cher au poète) Trolliet ajoute le pas humain et souvent surprend quelque mouvement héraldique, quelque abstraite immobilité, un écho surréel figé dans les trop charnelles apparences :

*Tu dors, flamme latente où le soir insinue
L'univers allégé du vain poids de l'esprit ;
Tu dors, et je ne sais par quelle ivresse mue
Qui charge le sommeil d'un langage incompris.*

Le magicien à l'époque de veille évoque souvent par delà les courbes infinies de la désolation et les radieux mirages du sommeil, la porte soudain ouverte qui rompt, suivant l'expression du poète : « notre dualité ». Un rapprochement s'impose absolu, entre ces grandes constructions au langage murmurant,

aux allusions brûlantes ou suaves, et les tableaux de Bosshard, chargés eux aussi de signification, mais délivrés par leur sentiment de l'espace, leur goût profond de l'équilibre et de la plus délicate volupté :

*Dunes, cavernes de la brise,
Et vous, grappes du plein été,
Nulle tempête ne divise
Votre calme réalité...*

L'étoilage, la cristallisation (« l'éclat de mourir est ce qui nous constelle »), des images, naissent sur le dialogue, les luttes et les assentiments du sang et de l'esprit, à travers l'évanescence du temps et des paysages :

*O fragiles fruits de l'été,
Sourdes chutes, métamorphoses,
Pulpes comme des lèvres closes,
Message à la divinité !*

D'une intense richesse d'énumération naît cependant, par paliers et par touches, la courbe même du poème ; du ferment comme chimique des images s'élève l'abstraction, donnée finale, ligne de chute dans le domaine sans mesure. Chaque image est elle-même un poème ou le départ d'un poème : on éprouve à les enregistrer la sensation de départ et d'arrachement successifs ce qui, lorsque ces efforts trouvent leur dose naturelle, est à la louange d'un artiste pénétré d'attente et du sentiment de la multiplicité. L'ampleur des thèmes, souvent monumentale, pourrait être écrasante si elle ne se reposait sur des enchantements entrevus à l'improviste ; plus d'une fois le chavirement universel « frôle immensément la mort » mais retrouve son point d'équilibre à l'unisson d'un midi « golfe de la mémoire » ou dans quelque soumission à l'involontaire bonheur d'une automne.

A côté de ces poèmes et à leur insu, le lecteur aimera de grandes fraîcheurs venues par delà le songe caresser un front sourcilleux. De la pureté d'une sensation et par la voie de l'imagination se fait jour une expérience qui, achevée, roulera comme une perle sur la table transparente d'un soir :

*L'humide grâce d'une journée,
Conquise aux rives de la beauté...*

*Veilles-tu ? La pluie à nouveau
Brise le jour et me flagelle ;
Je suis impatient comme elle,
Et comme l'ombre sans écho.*

J'admire ici, en dehors de la Citation qui est toujours à sa manière une trahison, une lucidité, une densité noblement accou-
dées au balcon mélodique et qui font voir la différence d'un
poème issu de la pensée avec un poème issu du seul songe.
(Carco).

Dans *Nouveau Monde*, c'est une nouvelle genèse poétique
qui s'élabore, où, des grands orbes de la vie et des conflits hu-
mains, jaillit péniblement mais invincible le soleil de la trans-
cendance. D'abord « la vie dans le visage empourpré du silen-
ce », toute mêlée au vin de la lumière, aux labours difficiles
qui sont bien ceux du pays d'Edouard Rod :

*Impossibles aveux ! Et la terre écumante
Rugit avec le fer atroce du péché !*

Nous remarquerons par la suite un procédé de développement
rythmique dans les images qui sera, tout au long de l'ouvrage ce
que je retiens de plus achevé dans l'enseignement poétique de
Gilbert Trollet :

*Dans l'invisible cœur du songe,
Plaines, plaines, ô moutonnantes
Vagues, et puis par la stupeur figées !*

*Nul n'écoute... mais le silence vaste
Rame dans l'étendue et paralyse
Tout désir, tout souflle, toute pensée.*

Nous assistons là à un développement d'ondes passant d'a-
bord de l'abstrait au concret pour se transformer à la fin du
poème — non citée — par le procédé inverse ; mouvement puis
arrêt du mouvement dans le cycle matériel, et enfin redépart de
la mort à la vie, en passant de la rumeur à l'imperceptible. C'est
ce parcours du cycle vital qui me paraît la grande et constante
recherche de Trollet, c'est ce souci qui me semble garantir
sa classe et sa permanente possibilité d'arriver jusqu'au Soi au
delà d'un Moi imagé à profusion. Pour se dégager de la dua-
lité et arriver à l'unité définitive, le poète passera d'ailleurs par
maints plans psychologiques définis en paysages :

*Ma vie amoncelée
Ne sait plus qui je suis*

*Causes,
Je suis en vous le vivant naufragé*

*Il faut soudain que l'automne apparaisse,
Que le moment s'abîme souvenir*

..... clore
Une bouche éprise des dieux
Et je ne sais quelle constellation
Presse un visage éclatant d'outremer
Dans l'amoureuse maternité du monde
Bleus serpents de l'opacité
Devant moi comme murmurée,
Je sens l'hésitante durée
Toute feinte et complicité...

A côté de ce poète métaphysicien, mais ne s'en séparant pas, il existe aussi chez Trollet un poète essentiellement mélodiste et descriptif. A témoin ces vers.

Faible chanson que la mer inutile
Berce à demi comme au creux de la mort...
La mer monte, le flot jette
Mille crépitants éclats,
Le vol blanc d'une mouette
Semble dessiner un glas

Si nous remplaçons dans ces vers « la mer » par « le lac », nous obtenons tout à fait l'impression de la Genève d'hiver. Dans ce même genre, Trollet obtient par la rigueur des effets d'une densité remarquable:

Le silence accable l'automne
Nourri de feuilles à présent
Toute misère...

C'est pourquoi ces poèmes emplis de la présence amoureuse brillent et s'amplifient d'une particulière éloquence :

Le tourment précieux d'un visage
Encore acheminé vers un globe de nuit...
La faute d'adorer ses magiques cheveux

La volupté y taille de fermes opales, des gemmes souvent mallarméennes et quelquefois teintées par l'azur du trône spirituel, cet azur précieux dont la frange court au long des poèmes d'Hölderlin :

Eternité confusément éincelante,
Mirage soutenu par un faisceau d'éclairs,
Tour à tour endormie et comme dévalante,
Et sonore moisson des âmes et des chairs...

*Qu'il regarde dans le pâle enchantement
Du soir,
Dans la rosée extrême de la vie,
Qu'il ouvre ses deux mains sur l'étendue inassouvie.*

Hölderlin a manifestement inspiré à Trollet le goût de l'espace et de la grandeur dans le détachement, spécialement dans tels poèmes où afflue la pureté d'un souvenir, poèmes beaux et touchants comme des chutes de fleurs d'automne coupées :

*L'ample univers est tremblant sur la tige
D'une pensée...*

*Un souvenir énièvre la nature
Avec le vin de l'amour éternel.*

Mais hors de l'influence de Hölderlin, hors de sa grande admiration pour la peinture suggestive et constructive de Boschard et au delà de la rhétorique valéryenne qui constitue le fond de son accent, Gilbert Trollet trouve de personnelles formules artistiques qui possèdent à la fois la poudre envolée du pastel et la souplesse du dessin ingresque. Ainsi le début de ce poème : *Avril*

*La pluie aux volets de la mort
Et le suc étrange des roses,
La nudité pâle d'un corps
Où l'amertume se dépose,*

Lorsque la peinture se fait plus chaleureuse, le poète tend également davantage à la précision valéryenne :

*... cette forme nue en qui l'appel du marbre,
Le dispute à la plainte invisible d'un arbre
Toute une épaule d'or et de fausse indolence
Darde sa frémissante pulpe.*

C'est par l'influence mélodique que Trollet est conduit à la saveur ; ce qui constitue encore une garantie de son intégrité :

*Rouge ! Le vin terrestre de l'automne,
L'éclat d'un dieu, le baiser qui te mord,
Le sang béni... l'été qui s'abandonne,
Et le couchant lumineux de la mort.*

Ce dernier poème s'assimile à celui sur la Pluie et surtout celui intitulé : *Vain Paradis*, d'un balancement, d'une opulence et d'une inspiration exceptionnelles ; l'enjouement du bonheur y

chuchote avec l'horizon suspendu à des respirations confidentielles que je retrouve encore dans *Vers l'Automne*, *La Dormeuse* et surtout ce grand tableau grivé d'or: *L'Amoureuse*. Déjà sur les vignes de la bien-aimée et le monde des voluptés silencieuses s'étend le filet de la destruction :

*La mort est profilée! Et le temps d'un éclair
Illumine la plaine immense de ta chair!*

Cette dormeuse, cette vallée qui offre au ciel ses cristaux de couleur et d'ombre, évoquent irrésistiblement l'art de Bosshard; le destin géométriquement conçu n'a pas été tout à fait effacé par la couleur qui cherche le diapason: difficulté d'être lisse et de sourire, candeur rétive se ralliant par lambeaux à une beauté douloureusement humaine, conflit entre la peinture qui ne serait que l'amour de la belle matière et la peinture à visées idéographiques. Trolliet traduit ainsi, dans « le règne de la saison » cette impression.

... *Forme désespérée d'un long sourire comme éclaté*. L'apport des images est chez Trolliet, nous l'avons dit, important et nous en avons à peine discrémenté la diversité; on pourrait ajouter aux exemples-types bien des remarques incidentes qui souligneraient encore les dons et la culture du poète. Relevons entre autre une influence de Hugo :

*Ce sont
De tonnantes abeilles
Et l'antique Unisson !*

Puis cette saisissante et sombre spire au fond d'une Ethiope de rêve que n'eût point désavouée Théophile, voir Tristan ou St Amand:

*Une torche écumeuse est le noir aliment
Du sommeil enroulé sur un torse de bronze,*

Image décalquée un peu plus loin d'une autre manière aussi frappante:

*La chimère, enlacée au torse du vertige,
Darde ses yeux gonflés de rouge cécité,
Ce mélèze comme une torche
Jaillie en la ruse du soir*

Ou encore dans cette belle horlogerie du songe appelée *Perles d'un soir*

*Larmes des adieux, semence
D'une rose dans la nuit*

Mais la citation pure limiterait trop au don plastique une poésie essentiellement tournée vers l'expression intérieure et la dictée toute puissante de l'intuition cosmique; elle permet seulement d'affirmer que la qualité des images et du style, l'ambition constante du poète d'atteindre à la fois le centre et le sommet autorisent Gilbert Trollet à prétendre à une place de choix dans la poésie romande discrète, mais d'un accent efficace et si bien placé qu'il se rappelle entre tous. Trollet ne vise point à une beauté publique qui se désaffectera rapidement, à un art anonyme et fabriqué qui prétend traduire les symboles du monde, grâce à certaine lanterne magique. Il sait la valeur d'une bonne syntaxe, d'un rythme puisé au plus pur de l'euphonie spirituelle qui est en soi connaissance, intégration et délivrance; il reconnaît la solidité des références que nous proposent à travers les êtres et les choses, notre tempérament, notre hérédité et la simple expérience personnelle. Il ne s'abandonne pas aux pentes faciles et cherche au contraire la difficulté, quitte à en être accablé. C'est ici que je l'arrête en lui demandant de ne pas introduire trop de philosophie et d'inquiétude en sa graduelle possession du monde, de se laisser guider avant tout par l'eurythmie qui l'inspire si bien dans ses moments d'abandon, et même de se limiter pour obtenir un dosage tout à fait affiné des éléments qui composent son art. C'est avec précaution que j'apporte ces suggestions à un poète qui m'inspire, comme tel, le plus vif respect. L'équilibre sera toujours la fleur poursuivie à cueillir au bon instant. Aussi qu'il est donc difficile de retrancher pour ajouter, et de conseiller en ce sens ! Une poésie trop nourrie se décantera d'elle-même, seul son auteur peut en rectifier délicatement le régime, mais d'ores et déjà, parmi la jeunesse qui cherche sa voie, Trollet a senti la sienne et l'a trouvée au bord de l'unité d'où jaillit :

*Une fontaine dont le rire
Amoncelle jalousement
La solitude, son délire,
Sa plénitude, son tourment.*

Si « l'univers est notre pensée intime, » Gilbert Trollet peut être considéré comme un voyageur avancé dans le but qu'il se propose : la découverte de « l'éternel aujourd'hui » à travers le drame humain, paysage difficile où le rayon de l'art trouvera toujours pour briller des raisons suprêmes.

Henri LIVET.

LES LIVRES

SA MAJESTÉ JOURDAIN, par *Gaston Mouren et Gabriel Bertin*
(Les Cahiers du Sud).

Le « Bourgeois Gentilhomme » alliait la farce à la comédie de caractères. Il effleurait à peine la comédie de mœurs. Il demeurerait étranger à la satire sociale ou du moins feignait de l'être. La morale de la pièce de Molière est somme toute une leçon de conformisme : Jourdain est un « ridicule » selon les lois du genre, la sagesse parle par la bouche de sa femme, et elle enseigne que les grands sont grands par essence, que le bourgeois doit rester à sa place qui est malgré tout obscure et subalterne. Cependant une orgueilleuse humilité sonne dans la bouche de cette épouse modèle lorsqu'elle évoque la « bonne bourgeoisie » dont elle est issue. Elle a conscience de la force que confère à ceux de sa classe, dès le règne de Louis XIV, la fidélité à leurs origines, l'acceptation de leur rôle d'industrielles fourmis. Jourdain lui-même ne s'égare pas tout à fait parmi les fumées d'ambition que sa toute neuve puissance lui fait monter au cerveau. Le noble Dorante à sa solde s'avilit jusqu'à le flatter, les clercs bouffons se disputent l'honneur de le servir : pourquoi dès lors ne souhaiterait-il pas monter ? Aussi n'est-il ridicule que parce qu'il se trompe sur le moyen d'affirmer sa volonté d'ascension, que parce qu'il s'entête à singer le passé. Et Molière bourgeois de Paris ne s'y est pas laissé prendre, qui par ailleurs incarne dans l'entourage même du marchand drapier les solides vertus de son milieu en Cléonte et Madame Jourdain, pour les opposer, non sans une joie secrète, à la déchéance morale de Dorimène et de Dorante. Vue de ce biais, l'histoire de Jourdain n'est que le premier épisode de la révolte du bourgeois contre l'ordre féodal, et le Bourgeois Gentilhomme n'est que le maladroït ancêtre des maîtres du monde présent. D'eux à lui, logiquement, historiquement, il y a continuité. Telle est l'aventure qu'avec courage et lucidité Mouren et Bertin ont su porter à la scène.

Trois siècles d'histoire sociale à comprimer en évitant le didactisme et le prêche, en maintenant constamment le rythme de l'action, en sauvant sans cesse l'intérêt d'une histoire archiconnue, puisqu'elle est la nôtre et dont le dénouement aussi bien que tous les épisodes sont prévus dès la première scène, et ce en utilisant les personnages les plus classiques du répertoire, en leur conservant leur figure originale, qui doit changer de déguisement sans changer d'essence, éviter le pastiche littéraire, ou l'incohérence des tons entre Jourdain contemporain de Colbert et Jour-

dain contemporain de Stavisky, rendre sensible à quel point il est à la fois le même et un autre; choisir, mettre en relief et justifier les épisodes capitaux sur lesquels le bafoué de la turquerie moliéresque, à la fois agissant et agi, appuiera cette offensive pour la conquête du pouvoir suprême dont le triomphe, de grotesque, le rendra redoutable: la difficulté n'était pas mince. Mouren et Bertin l'ont encore accrue en se refusant à sacrifier la poésie à la vérité de la satire; ils reprennent à Molière le schéma de la comédie-ballet, et tout en actualisant progressivement le ton du dialogue, ils accordent aux intermèdes, ou du moins à ce qui était intermède dans la comédie-ballet, une fonction importante, qui consiste en quelque sorte à absorber le temps, à rendre naturel et insensible ce bond de trois siècles entre deux actes, à éliminer l'élément historique et narratif, à supprimer autant que possible une fois le départ assuré, les discours et les explications. D'où la vivacité d'allure, la fantaisie rapide de cette cruelle « moralité légendaire », moliéresque au meilleur sens du mot, puisqu'elle parvient à satisfaire par sa densité elliptique les exigences d'un esprit de notre temps alors qu'elle met en œuvre, sans les plagier, grâce à une intelligente adaptation, les ruses de métier de Molière. J'insiste sur ce point parce que « Sa Majesté Jourdain » me paraît le type même de la pièce qu'une critique paresseuse, prenant prétexte de son titre et de la liste des personnages, s'empressera de baptiser théâtre livresque. Mauvaise excuse, défaite qui ne trompera que ceux qui auront intérêt à s'y laisser tromper : cette pièce est éminemment scénique, non point certes comme un quelconque vaudeville, mais selon la plus haute tradition du théâtre. Elle est scénique parce qu'elle enchaîne sans cesse l'un à l'autre et détermine sans cesse l'un par l'autre le réel et la poésie sans placage ni solution de continuité. Elle est scénique parce qu'elle est homogène et dynamique, ce qui, compte tenu de la donnée initiale, est un assez beau tour de force.

Les personnages éclatent de vie sous leur déguisement convenu. Il en est trois qu'à mon sens les auteurs ont particulièrement réussis, sans doute parce qu'ils sont essentiels à l'intelligence de l'histoire — celle que nous conte la pièce et l'histoire tout court. — A l'égard de Jourdain, l'habileté, et la vérité psychologique aussi, se révèlent en ceci qu'il conserve jusque dans son triomphe ses attributs de pleutrierie, de lésine et d'inélégance, ses attitudes de « puissant malgré lui ». Les philosophes lui révèlent la dignité de sa condition telle qu'elle est, et lui fournissent tout bardé de justifications raisonnables le moyen de surmonter son complexe d'infériorité par le mépris de ses maîtres de la veille; puis ils lui préparent sa révolution, dont

d'autres seront les artisans et les dupes. Jourdain lâche et consentant, toujours prêt à fuir ou à piétiner le vaincu, se laisse hisser au pouvoir. Il faut que ses serviteurs lui enseignent les attitudes de l'insolence ou les hardiesses de l'escroquerie, il faut qu'ils lui donnent la fortune en volant à son profit l'Affaire, symbole du progrès technique, dont il n'ose pas vouloir, parce qu'elle anticipe sur sa routine et sa défiance mesquine de thésauriseur. Il ne prendra que très tard l'habitude de l'initiative et du commandement, encore à condition d'être étayé de droite et de gauche, couvert par Dorante qui lui prête son nom et par Covielle, son ex-valet, devenu son homme de paille politique. Jourdain n'a rien du self-made man: tout et tous l'ont servi, il se borne lui, à durer. Rarement le triomphe de la bourgeoisie avait été aussi cruellement disséqué, aussi durement dépouillé de prestige et de toute valeur humaine. La progressive métamorphose de Covielle, l'ingénieux laquais venu tout droit de Plaute et de la Commedia dell'Arte, en homme public à la solde des puissances d'argent qu'il sert pour se servir, n'est pas une moindre trouvaille. « Nous voici donc arrivés à un point important de notre destinée », dira-t-il bientôt, associant son destin d'entre-metteur à celui de Jourdain avec une jouissance cynique qui parvient à choquer son maître lui-même. Mais le rôle le mieux venu est peut-être encore celui du Philosophe, le clerc qui a trahi de bonne foi, dupe des grands mots qui le gonflent, joué par l'astuce des hommes. Ni imbécile ni scélérat : impuissant à voir ce monde tel qu'il est, inapte à orienter les grandes forces dont il prédit avec justesse l'avènement, coupable à force d'ingénuité, et qui n'ouvrira les yeux, trop tard, que pour faire un beau geste inutile (qui sait?) sous la risée des vainqueurs dont il est responsable de la victoire (1). Forte et sévère peinture qui suggère le rappel d'une farce idéologique trop oubliée : le *Liluli* de Romain Rolland (au reste avec moins de lourdeur et une violence plus contenue, *Sa Majesté Jourdain* a d'autres points de contact avec l'œuvre que je viens de citer). Les autres personnages: Dorimène, Tartuffe, l'Inventeur, Dorante, La Tulipe (incarnation de la plèbe exploitée et mystifiée), étaient plus aisés à introduire, à faire agir et parler: Mouren et Bertin y ont réussi avec un bonheur presque constant.

Capables d'idées fortes qu'ils savent exploiter à fond, mai-

(1) Je n'aurai à son sujet qu'un petit reproche à adresser à Bertin et Mouren. Pourquoi lui ont-ils donné le nom de Blazius qui lui convient assez mal, et qui risque d'inspirer un contresens en évoquant le plaisant fantoche de « *On ne badine pas avec l'Amour* » ?

tres, ou presque, d'une technique vigoureuse, variée, hardie sans audaces faciles, Gaston Mouren et Gabriel Bertin auraient dû rencontrer l'accueil le plus empressé de la part de ces grands animateurs parisiens qui entretiennent périodiquement la presse de leurs lamentations concernant cette pénurie de pièces et d'aventures qui les condamne, disent-ils, aux reprises médiocres, aux créations de complaisance ou aux adaptations étrangères. Je me suis cependant laissé dire qu'ils ont fait grise mine à *Sa Majesté Jourdain*. La raison en est trop évidente pour qu'on ait la naïveté d'attribuer ce refus aux seules difficultés économiques. Autrefois, aux époques les moins prospères du Théâtre-Libre, un Antoine se fût honoré de courir tous les risques — si tant est qu'il en existe, ce qui me semble douteux — en montant une telle pièce; un Gémier, de même. Mais nous avons, paraît-il, changé tout cela.

Pierre HOURCADE.

INDOCHINE S.O.S., par *Andrée Viollis* (N.R.F.).

Andrée Viollis vient de porter contre l'administration française en Indochine d'accablantes accusations. La probité nous commande d'écouter ce réquisitoire avec attention et avec sang-froid. On essayera contre Andrée Viollis la conspiration du silence; et beaucoup de braves gens, (des braves gens qui ne sont pas très courageux et dont la sagesse est illusoire parce que sans amour), refuseront d'entendre la voix ardente de celle qui raconte, naïvement horrifiée, le martyrologe d'un peuple. Ils se feront pharisiens, ils détourneront la tête. Indochine S.O.S., crie Andrée Viollis. Ils répondront: « déclamations d'idéologue, sentimentalité révolutionnaire ». Ils situeront Andrée Viollis dans cette triste famille intellectuelle qui, depuis Thomas More et Jean-Jacques Rousseau, énerve la virilité des Grands peuples. Halte! Andrée Viollis articule des griefs précis; quand elle met en cause des fonctionnaires, des administrateurs, des soldats, des colons, elle attaque d'une manière nette. Pas de dérobade, c'est oui ou c'est non. Andrée Viollis n'est ni une niaise ni une utopiste; il n'y a pas dans *Indochine S.O.S.* une seule page dictée par des intentions de partisan. Il n'y a que de pauvres faits: pléthore de misères, pléthore de souffrances. Andrée Viollis ne se résigne pas à être inhumaine. Je ne veux pas lui tresser ici des couronnes dont elle n'aurait que faire, mais je dois rappeler que sur le Japon elle a écrit des pages lucides, magistrales. Elle fait son métier de grand reporter avec une correction qui force l'admiration. La brutalité avec laquelle nous instaurons en Indochine un ordre tragique et pré-

caire a provoqué l'indignation d'Andrée Viollis. Quand Paul Raynaud, au cours de l'automne 1931, va visiter notre colonie d'Extrême-Orient, Andrée Viollis est du voyage ; mais elle veut entendre autre chose que des harangues officielles, elle veut voir autre chose que des cérémonies artificiellement enthousiastes. Et lorsqu'elle signale de cruels abus au petit ministre dont la bonne volonté est déjà lasse, elle n'accepte pas cette démission de l'intelligence chez le chef, elle poursuit sa route au cœur de l'Annam révolté, elle mesure la misère qui a été génératrice de la révolte. Le journal de ce voyage ne se lit pas sans une tristesse infinie. A ses propres notes Andrée Viollis a annexé une série de documents, (procès des légionnaires de Hanoï, étude longue, claire, de M. Phan Thuc-Duyen sur la genèse du malaise dont souffre l'Annam, etc.) qui fournissent au lecteur une information particulièrement dense et intéressante.

Je ne sais si en Indochine la partie est définitivement perdue pour la France. Il semble en tout cas que nous eussions pu la gagner sans grandes difficultés. Pourquoi n'avons-nous pas toléré un minimum de représentation des indigènes dans l'administration de la colonie ? En Annam nous avons avili la royauté, nous avons entouré un roi fantomatique de mandarins qui étaient nos créatures et qui profitaient de l'autorité que nous leur conférons pour multiplier les exactions. Un prolétariat anémié par la misère, ravagé par les épidémies, s'est développé dans les pires conditions : il lui était difficile de respecter un roi que nous avions traité comme un laquais et de se soumettre à une administration de pillards. Dire que le Nord-Annam est infesté de communisme est une plaisanterie sinistre, il est surtout dévoré de misère. Eternelle histoire ! Les ouvriers français qui montèrent sur les barricades en juin 1848 ignoraient tout des systèmes socialistes : cette insurrection qui éprouva la bourgeoisie n'avait ni principes ni chefs : ce n'était qu'une explosion du malheur ! — Mais on comprend que de jeunes indigènes, familiarisés avec les idées libérales par le contact de nos universités, passent au marxisme et encadrent un prolétariat famélique, naturellement prêt à l'émeute. Un Huy qu'on torture, qui se coupe la langue avec les dents pour échapper à la tentation de dénoncer ses camarades, se comporte en héros. Il a été exécuté le 21 Novembre 1932, mais son souvenir ne périra pas. La jeunesse annamite honore les martyrs de l'indépendance, elle mérite leur exemple. Pouvons-nous humainement la blâmer ?

Beaucoup d'indigènes, — en général mûrs et considérés, — ont répété à Andrée Viollis combien ils auraient voulu collaborer loyalement avec l'administration française : ils demandaient seulement pour leur pays un statut analogue à celui dont

l'Angleterre a doté ses dominions. Mais nous avons pris à cœur de décourager les bonnes volontés. Des papotages, de médiocres intrigues, des soucis puérils autour de l'avancement, voilà l'atmosphère qui baigne l'administration française. Nous portons à la colonie des préoccupations de sous-préfecture. Rares sont les fonctionnaires soucieux de s'entretenir avec les indigènes, et les femmes qui auraient pu jouer un rôle de conciliation intelligente font preuve de futilité. Encore cette futilité n'a-t-elle que trop tendance à se transformer en une affligeante et désastreuse arrogance vis à vis de nos « protégés ». Andrée Viollis a souligné les défaillances intellectuelles et morales de nos administrateurs, de nos résidents. Elle fait remarquer que, dans les premiers temps de la conquête, les fonctionnaires français, contraints de gré ou de force à des randonnées difficiles, à de longues haltes à travers les territoires les plus reculés, entraient nécessairement en relation avec les habitants ; des rapports à peu près humains s'amorçaient entre les deux races. Aujourd'hui le fonctionnaire inspecte son ressort dans une voiture rapide, s'en remet aux mandarins de l'administration locale et pratiquement ignore tout de la situation du pays dont il a la charge.

Par delà toute idéologie, un redressement s'impose de nos conceptions et de nos habitudes coloniales en Indochine. Depuis deux ans un frisson nouveau secoue la jeunesse de France. Nous essayons non sans tâtonnements, non sans déceptions ni timidités, mais cependant avec un indéfectible espoir, de reconstruire un monde à la mesure de l'homme. Le problème colonial doit figurer au premier rang de nos préoccupations. Sachons gré à Andrée Viollis de nous avoir rappelé, — en des termes inoubliables, — d'élémentaires devoirs.

Georges DUVEAU.

LA CHINE SECRÈTE, par *Egon Erwin Kisch*. — Traduit de l'allemand par *Jeanne Stern* (Gallimard).

Ce reportage est excessivement intéressant ; mais il ne satisfait pas le genre de curiosité que la lecture de son titre avait mise en éveil. On s'attendait à trouver des révélations sur une Chine mystérieuse et que le voyageur aurait pu traverser sans en soupçonner l'existence. Or le livre contient uniquement de très nombreuses précisions sur la vie sociale en Chine ; et si une légende y trouve place c'est dans la mesure où elle aide l'auteur à définir le caractère et à scruter les tendances des hommes qu'il a observés. Cet ouvrage pouvait être exaltant pour l'imagination ; et, étant donnée la matière traitée, devenir une source d'erreurs. Bourré de faits, éclairé de vues justes il est avant tout utile. Il

dissipe un certain nombre de mirages et fait penser. Il a fallu beaucoup de courage à l'auteur pour rassembler les matériaux qui lui ont permis de l'écrire. L'édition française est, grâce au talent de la traductrice, très agréable à lire.

J. B.

LES HEURES D'ABÉCHÉ, par *Paul Fabre* (Cahiers du Sud).

En parlant de la *Randonnée*, j'exprimais naguère le désir que l'auteur donnât une suite à ce premier récit; M. Paul Fabre a sans doute été de mon avis, puisque voici ces *Heures d'Abéché*, complément logique de la *Randonnée*.

Et il a eu raison, car il vient d'écrire un beau livre.

Dès les premières pages, nous retrouvons notre vieille connaissance, Jean Nandré, que l'on envoie au centre de l'Afrique pour ouvrir une école où quelques négrillons tenteront de s'initier aux secrets de la sagesse occidentale. Nous le retrouvons sans plaisir, car tout transparent qu'il soit, il se glisse entre l'auteur et nous et l'oblige à travestir son roman ce qui était — et demeure pour notre plaisir, un émouvant récit autobiographique. L'inutilité même du procédé le condamne: quoi qu'il fasse, l'auteur est toujours présent; il demeure au centre même de son récit; rien ne nous parvient que par son intermédiaire; les faits qu'il nous rapporte, nous ne les voyons qu'à travers sa sensibilité. Pourquoi, dès lors, se cacher? Paul Fabre dans cette œuvre, n'est pas un romancier, mais un poète; il lui est aussi impossible d'être objectif qu'à un rosier de ne pas fleurir. Les *Heures d'Abéché*, c'est dans son âme même que nous les recueillons, magnifiées sans doute, spiritualisées, chargées d'émotions et de souvenirs, plus vraies peut-être parce que plus humaines.

Mais ce poète sait voir. Son évocation est colorée, chaude, vivante. Les êtres dont il parle, il s'est penché sur eux avec attention, avec sollicitude; il les a compris parce qu'il les a aimés. Tous, même les plus simples — je devrais dire surtout les plus simples. Ce récit de la première classe, avec ces bambins en chocolat effarouchés, le moniteur à la fois maladroit et intuitif, cette cocasse leçon de choses donnée en argot de tirailleur (« Y a pas bon, dit Moussa au petit Yorro. Toi y a grand salaud. toi jamais 'couter quand moi donner l'école... »), voilà qui est d'un écrivain de race. Et le poète a capté l'âme profonde de ce pays, « où le charme étrange des jours vient peut être de leur incomparable monotonie ». Il nous le livre avec ses lumières et ses ombres, ses longues journées ardentes, et vides, ses nuits transparentes, sa douceur teintée de nostalgie. Peut-être

désirerait-on parfois plus d'âpreté, un ton moins constamment attendri, une vision moins indulgente de la réalité. Quand on songe à l'Indochine vue à travers le livre cruellement objectif d'Andrée Viollis, on pense que cet Ouadaï de lumière et d'ennui est une terre heureuse, et on souhaite qu'elle demeure toujours semblable au reflet qu'elle eût dans l'âme d'un poète exilé...

Paul Fabre a été révélé à lui-même par sa grande aventure. Il lui faut maintenant l'oublier, pour se réaliser sur un autre plan. Peut-être devra-t-il s'oublier lui-même, s'il veut nous donner, avec ses belles qualités d'observateur et d'écrivain, son *premier roman*.

Gaston MOUREN.

PAGES CHOISIES DE BABEUF, par *Maurice Dommanget* (Armand Colin, 1 vol. 35 frs).

C'est une bien curieuse figure que celle de ce François Babeuf qui voulut se nommer et se nomma Gracchus. Et bien mal connue. Presque une énigme. Voilà un homme que presque tous les historiens s'accordent à représenter comme isolé, sans argent, sans amis, suivi à peine par une poignée de fidèles... Et pourtant, on en parle encore aujourd'hui, et le gouvernement du Directoire le jugea assez dangereux, c'est-à-dire assez important, pour le poursuivre, l'emprisonner et l'exécuter.

Il y aurait là de quoi écrire un roman — ou une biographie romancée. Mais ce n'est pas du tout ce que nous donne M. Maurice Dommanget, qui, on ne le sait peut-être pas assez, est un de nos meilleurs et de nos plus scrupuleux historiens. M. Dommanget, qui connaît admirablement Babeuf, aurait pu facilement, avec tous les matériaux qu'il a réunis, et en « jetant les sophismes comme un ciment dans l'intervalle des vérités » écrire sur son personnage une savantissime dissertation en six-cents pages. Il a préféré, par scrupule, et pour être plus vrai, nous donner des pages choisies, laisser parler le personnage lui-même. Mais qu'on ne s'y trompe pas : l'introduction, la bibliographie, les notices et les notes contiennent plus de nouveau et résument plus de travaux que n'importe quel autre ouvrage sur Babeuf. Et quand on a tout lu, l'énigme est presque résolue.

Autrefois, dans les prairies sauvages de l'Amérique, il suffisait qu'un « ranger » mît le feu à un petit carré d'herbe au moment voulu pour que toute la prairie devînt un immense océan de flammes. Babeuf était l'homme qui pouvait et voulait mettre le feu à la prairie, autrement dit, il voulait pousser la révolution française à ses dernières limites et jusqu'à ses dernières conséquences, et accomplir la révolution sociale, la seule vraie

selon lui, tandis que les autres, tous les autres, ou presque, préféreraient arrêter la révolution pour en recueillir les fruits. Ceux-là, il faut voir de quel ton Babeuf les apostrophe :

« Que reste-t-il à faire ? »

— Rien, nous disent le Directoire, ou Réal, ou Cormatin, car c'est bien prétendre nettement que tout est fait, que la Révolution est finie, que de se plaindre aussi amèrement des anarchistes, et des hommes qui voudraient révolutionner toujours ».

« Ce mot d'anarchistes, usé sous Lafayette, usé sous Louis XVI, usé sous la Gironde, se reproduit maintenant avec une scandaleuse affectation. Il doit être familier à toutes les cours, nous le savons. Mais nos nouveaux potentats devraient peut-être trouver politique d'être moins empressés à le prodiguer. Ils devraient se souvenir qu'ils ne doivent d'être ce qu'ils sont qu'à l'avantage d'avoir été aussi des *anarchistes*, au jugement des rois d'avant eux et que l'époque en est encore récente. Monsieur Réal devrait aussi se rappeler qu'il n'est devenu un personnage que pour avoir été anarchiste, et qu'on peut lui citer le temps et les circonstances où il s'en glorifiait ».

Henri FÉRAUD.

LA BÊTE ÉCARLATE, par René Trintzius (N. R. F., éd.)

L'immoralisme rejoint la grandeur lorsqu'il est lucide, conscient, tendant vers un but précis, même si ce but reste inavoué (c'est pour un Lafcadio l'affranchissement profond de l'individu, pour un Rigaut la démonstration de l'universelle et permanente inutilité de toute chose, etc.) L'immoralisme du héros de *la Bête écarlate*, Lafcadio borné et petit-bourgeois, est surtout un cynisme de jeune provincial (il y a aussi des provinces de l'esprit), assez séduit par les facilités que procure un manque absolu de scrupules, et, à tout prendre, victime d'un sentimentalisme de roman à dix sous.

L'immoralisme d'un Baudelaire (dans ses meilleurs moments) d'un Lafcadio, d'un Vaché, d'un Rigaut, a de la grandeur. Celui de Bardamu atteint à une sorte de grandeur à rebours. Le héros de Trintzius reste, malgré qu'il en ait, veule et misérable, avec quelque chose d'appliqué et de frelaté. C'est sans maîtrise qu'il s'exerce au « grand jeu » ; et il a pour les besognes policières une complaisance quand même un peu écœurante.

Parfois un instant d'une lucidité plus grande lui vaut de frapper juste. Il se laisse aller alors à des remarques de cet ordre « De tous les plaisirs qu'elle m'accordait, le plus vif, je ne m'en rends compte qu'aujourd'hui, c'était de sentir que je

manquais encore une merveilleuse occasion d'aimer », ou encore : « Je devais être de ces hommes qui ne retrouvent qu'après, la vérité inconsciemment découverte à dix sept ans. »

Mais ces éclairs valables n'excusent pas les facilités que se permet René Trintzius, et qui font en fin de compte de la *Bête écarlate*, une œuvre manquée.

G. D.

L'ANGE NOIR, par *Louis Franchon* (Franchon père éditeur, Les Abrets, Isère).

L'Ange noir est un livre que je voudrais faire lire à mes amis. Même il me semble que tous ceux et toutes celles qui écrivent devraient l'avoir entre les mains. Le jour est peut-être proche où, l'art d'écrire restitué à sa raison d'être, on ne voudra connaître que des œuvres, comme celle-ci qui est vraie, nette et profonde, bâties sans artifice et sans couleurs d'emprunt.

C'est une œuvre faite non pas pour être lue mais, pour être aimée. Elle nous met de moitié dans la tremblante annonce d'une pensée qui se fait chair. Nous donne le goût des larmes comme l'accès à la plus précieuse faveur de l'esprit.

Le ton des *Journaux intimes* s'apparente singulièrement à celui des œuvres dites classiques. Il n'est pas étonnant que cette prose confidentielle ait hérité de ce qui était un des traits les plus apparents de la grande poésie. Ici comme là, la question du style est résolue sans avoir été posée. Dans l'Ange noir, comme dans le *Journal de Maine de Biran*, comme dans la traduction en vers de l'Imitation (P. Corneille) la beauté littéraire est fonction du soin que la pensée prend d'elle-même.

Donnons quelques éclaircissements : la chose réputée belle est, en réalité, invisible. Elle absorbe dans sa raison d'être toute la matière dont elle est faite : elle est sa fonction, quelle que soit cette fonction. L'homme croit la voir, il voit sur elle son propre regard... Beauté du corps où toutes les fonctions de ce corps sont visibles et cachées dans l'existence du regard qui les découvre sans le savoir.

La beauté est toujours le fait de la lumière réfléchie. C'est pourquoi il faut qu'un auteur subordonne son art à une autre ambition qui met le soin d'écrire au nombre de ses moyens. Ambition dont l'urgence sera d'autant plus féconde qu'il est possible à un plus grand nombre d'hommes de la concevoir. Plus l'écrivain devra engager de sa banalité, de sa simplicité humaine dans l'acte de nourrir cette ambition primitive, plus il sentira peser naturellement sur lui la nécessité de faire aisé, coulant, clair, c'est-à-dire beau : égal à sa fonction.

Et quelle ambition plus légitime et plus concevable que l'envie de dire à tous : « Voici quel je suis ! »

Chaque individu a deux consciences en une seule ; le double versant, individuel et universel de sa pensée. Il faut qu'il traduise toutes les données de sa conscience individuelle en notions de la conscience universelle. Impératif qui l'amène à concevoir le problème du style sous l'angle de la vie intérieure ; à la poser sur le plan où l'homme pense sa relation avec les autres hommes et se connaît — soit amitié, soit amour — comme le même dans l'autre.

Quatre parties : la mort de la femme ; le meurtre de l'amour, dans la première partie comme dans la deuxième on assiste aux convulsions d'un esprit en lutte avec une idée de la Mort, c'est-à-dire se heurtant à des images dont il est incapable de nourrir en lui-même des équivalents. Puis c'est la mort de l'ami ; et — croit-on — la faillite définitive de l'idée d'amour.

Mais c'est dans la quatrième partie qu'éclatent les incidents auxquels le livre doit de prendre, d'un bout à l'autre le sens d'un précieux message. L'homme brisé régénère ses forces spirituelles dans l'amour, un amour différent du premier, un sentiment plus fort peut-être que l'instinct de conservation ; en tous cas développé à son détriment. Nous n'aimons jamais que notre regard ; et la femme la plus aimée n'est une femme qu'en nous. Il n'appartient qu'à notre cœur de lui ouvrir les portes de la Beauté réelle.

Joé BOUSQUET.

LES VIES PERDUES, par *Georges Romieu* (N.R.F.).

Nous devons louer l'auteur de ce livre : une fois pour ses qualités d'écrivain, mais deux fois pour son audace. Car s'il faut une certaine grandeur d'âme pour déclarer la guerre à la guerre, il en faut plus encore pour accorder en même temps une supériorité morale à ceux qui l'ont faite. Il y en a qui, ne pouvant empêcher la tuerie d'avoir lieu, ont accepté d'y jouer un rôle, ce qui revenait à y prendre la place d'un autre : Nul ne comprendra l'impulsion qui les guidait s'il n'est lui-même un pacifiste vrai, animé d'une volonté de paix qui n'a pas été enfantée par la peur.

Un pacifiste n'est digne de foi que s'il y a en lui l'étoffe d'un homme brave. Son courage lui donne le droit de juger la guerre, et il ne tient que de son courage la faveur de connaître en elle le pire désastre moral. Il sait, comme par intuition, quel est le sens de ces conflits. Il y voit des catastrophes où les meilleurs contribuent à la ruine de tous en se faisant les esclaves de leurs propres vertus.

Le livre de Monsieur Georges Romieu est trop vrai pour être tout à fait un roman. Construit dans le cadre de la guerre de 1914 (1), il ne pouvait que ressembler à cette époque sans épine dorsale et ne devait, comme elle, avoir du drame que les dehors. L'une et l'autre tragédie ont ceci de particulier que les personnages principaux en sont absents. Il fallait que les pensées, les réflexions, le commentaire moral en un mot tiennent une grande place dans une œuvre où il n'y a que des victimes. Contre-partie nécessaire de l'abus fait pendant la guerre de l'art de persuader.

Joé BOUSQUET.

IL ÉTAIT DEUX CAMARADES, par *Boris Levine* (Plon, éd.)

Il était deux camarades est un livre triste. Non pas que l'histoire qu'il nous conte soit particulièrement affligeante, mais il se dégage du récit de Boris Levine une bizarre impression d'ennui désolé. Cela tient peut-être au style de Levine qui est sec, mais sans cette force nerveuse qui fait la saveur de certains romans américains écrits dans le même ton. Cela tient surtout à une manière de refus systématique de toute profondeur psychologique. D'où le malaise qui nous saisit à la lecture de ce livre manqué, mais combien instructif, malaise qui mérite que nous nous y arrêtions.

Il y avait, dans le sujet d'*Il était deux camarades*, matière à un roman curieux: l'étudiant Paul Kortchaguine aime Noël Abbott la fille de l'ingénieur américain de l'usine où il travaille. Noël lui rend un amour fait surtout de curiosité, peut-être d'un inavoué romantisme. En dépit des injonctions du comité de la cellule, Kortchaguine se met en ménage avec Noël. Bientôt celle-ci tombe malade. En essayant de trouver de la glace pour calmer sa fièvre, Paul a une dispute avec un commerçant, et le tue. Arrêté, il confie à son ami Debez le soin de veiller sur sa femme. Lorsqu'il sort de prison, Debez et Noël se sont mis à leur tour en ménage. Cependant, après un simulacre de duel, Paul et Debez se réconcilient. Le temps passe encore. Debez, qui a été exclu du parti, sombre dans la paresse et le découragement et Kortchaguine presse Noël de lui revenir. Lasse de cette vie stupide, celle-ci décide de partir, et le fait. Paul accepte une place dans une usine de produits chimiques, et Debez se tue, par ennui, sinon par désespoir.

L'on distingue tout de suite à travers ce bref exposé, quel-

1) Sous l'angle artistique, l'année 1914 marque surtout la liquidation définitive de l'époque 1900.

ques thèmes particulièrement riches, tels que : la révolte de Kortchaguine contre les impératifs du parti, la naissance de l'amour entre Debez et Noël, la solitude de Paul à sa sortie de prison, la lassitude de Noël, le suicide de Debez. L'on devine sans peine ce qu'eût tiré de ces schémas un Malraux. Levine paraît bien, lui, ne l'avoir pas compris, ou, ce qui serait plus pénible encore, avoir résolument négligé tout souci de psychologie, pour sacrifier uniquement au problème social que posait son sujet, et nous montrer quelques êtres assez indéfinis aux prises avec deux forces contradictoires, et, pour eux, également impérieuses : la nécessité sociale et la nécessité individuelle. C'est, bien entendu, la première qu'emporte. La facilité avec laquelle ses personnages acceptent leur écrasement est révélatrice.

En somme, l'esprit d'*Il était deux camarades* est celui de la plupart des œuvres soviétiques que nous connaissons, révélateur du mythe moral substitué par la révolution communiste au mythe moral bourgeois. Jusqu'à présent (et, malheureusement, rien ne laisse prévoir que cet état de faits soit transitoire) l'art soviétique est, essentiellement, un art d'édification, c'est à dire un art asservi conformiste (1). « Morale pour morale — écrit dans *Esprit* Roger Breuil à propos d'*Il était deux camarades* — mieux vaut la vivante que la morte. Mais il y a des choses fichtrement plus urgentes à faire en ce monde, et ça fait de la peine de voir tant de gens souffrir pour rien. »

Je n'ignore pas ce qu'un tel jugement a de fragmentaire. Mais la vie des êtres à propos desquels il est formulé ne l'est pas moins. Et cela, c'est beaucoup plus grave (2).

GASTON DERYCKE.

1. — « Il faut écrire de manière que chaque mot, chaque point, chaque virgule fasse l'apologie de la révolution, du pouvoir soviétique », dit un personnage d'*il était deux camarades*. A ceux qui m'objecteraient que ce propos est ironique, j'opposerais ma méfiance à l'égard d'un état de choses qui permet une ironie de cette sorte, inquiétante.

2. — Les éditeurs du roman de Boris Levine l'ont accompagné d'un « prière d'insérer » qui explique qu'une maison d'édition catholique ait accepté de publier une œuvre communiste : si elle l'a fait, c'est parce qu'elle a vu d'abord dans *il était deux camarades* un documentaire dévoilant certains aspects de la vie des militants bolcheviks « qu'on ne peut considérer qu'avec curiosité et effroi ». Bien entendu, les critiques que nous pouvons adresser à l'œuvre de Levine et au système qu'elle dénonce, sont d'un ordre assez différent....

L'AMOUR N'EST QU'UN PLAISIR, par *Georges Blond*
(A. Fayard).

Nous avons souvent noté que beaucoup de jeunes écrivains ne trouvaient dans le roman qu'un moyen de traduire leurs rêveries et de renouer avec les songes de leur enfance. En vérité, malgré la menace célèbre d'un éditeur parisien, le roman a les reins solides. Sans pour cela nier sa souplesse et sans méconnaître les aspects multiples qu'il est capable de prendre, nous trouvons qu'on lui a fait subir ces temps derniers des gymnastiques bien périlleuses. Or, voici M. Georges Blond qui semble avoir retrouvé un secret trop souvent perdu. Il vient d'écrire un roman d'un réalisme admirable et d'une objectivité vraiment magnifique, à une époque où il semble si difficile d'être impersonnel. Au moment où les romanciers, en vertu d'un romantisme qui encourage toutes les facilités, n'ont pas cessé d'identifier leurs personnages à eux-mêmes, M. Georges Blond lui, met son point d'honneur à ne jamais entrer en contact avec ses héros. Il semble, qu'après s'être rendu invisible, il ait regardé vivre un groupe d'individus pour nous dire ensuite avec un détachement moqueur : « Tenez, voilà ce que j'ai vu et entendu ». Et comme l'art du romancier se joint à la vérité des personnages et du décor, le résultat est que nous avons un roman de premier ordre qui se recommande au lecteur par toutes sortes de mérites. Outre l'objectivité signalée plus haut, nous y découvrons une observation extrêmement savoureuse des êtres et des choses, et par dessus tout une conception ironique du monde qui pousse M. Georges Blond à raconter des histoires secrètement terribles avec un sourire froid, une maîtrise calme et sûre d'elle-même, qui est peut-être quelque chose d'unique dans le roman d'aujourd'hui. Mais ce n'est pas tout : M. Georges Blond a le don du récit, ce qui est très rare, et aussi le pouvoir d'animer les personnages, de nous montrer des êtres vivants avec leurs manies, leurs vices et leurs passions charnelles. Et tout ceci dans une langue de fort bon aloi. Sans doute, trouverons-nous que ce premier roman est un peu lent et qu'il aurait gagné à une action plus pressée. Mais nous féliciterons néanmoins chaleureusement M. Georges Blond d'être un des rares à créer des personnages vivants, réels et qui sont poussés presque jusqu'au type. Et en disant cela nous pensons à Billautrain, à Ladouceur qui s'est constitué toute une philosophie à l'aide de slogans de publicité et aussi à cette charmante, féminine et cruelle Elise. Parmi les écrivains qui ont débuté cette année dans les lettres, nous trouvons que M. Georges Blond occupe décidément une place exceptionnelle. Il a su manifester du premier coup sa valeur et son originalité.

et ses qualités sont celles d'un vrai romancier. Ne cachons pas que son début nous est extrêmement sympathique.

Kléber HAEDENS.

L'IRRÉSISTIBLE, par *André Fraigneau* (N.R.F.)

L'Irrésistible d'André Fraigneau est un témoignage des plus précieux sur l'âge ardent de l'adolescence. Ces sortes de livres ne peuvent être que des autobiographies déguisées et celui-ci en est une qui prend justement, avec la personnalité de son auteur, un attrait particulier, car notre héros est le plus séduisant des adolescents, le plus tourmenté aussi, le plus désespéré. Ses désirs, sa beauté, il ne s'en sert que malgré lui, à son corps défendant, comme s'il n'était pas, chaque fois, sûr de plaire, mais c'est cette facilité, justement, qui le rend difficile, qui lui fait rechercher la pureté, qui intensifie en lui l'attrait du renoncement, lui fait chercher obstinément la grandeur. A seize ans, il a voulu se noyer dans le Rhin. Maintenant, il en a dix-huit. Il a gardé de ce bain prolongé une santé délicate, sa mère l'a envoyé finir ses études à l'Université de Murs (on devine facilement qu'il s'agit de Montpellier). C'est en 1925 et Guillaume Francoeur y mène cette vie chatoyante, un peu puérile, mais que rachète tant d'enthousiasme, que la jeunesse pouvait mener dans les petites villes de France à cette époque. Car, à dix ans de distance, la même légèreté, la même facilité de mœurs et d'habitude ne sont presque plus possibles, notre héros serait plus grave s'il avait dix-huit ans aujourd'hui.

L'année qu'il passe à Murs est remplie d'aventures, de fêtes et de bals. Guillaume Francoeur est « irrésistible », toutes les jeunes filles sont folles de lui. Et voilà un point sur lequel notre héros diffère totalement des adolescents habituels, en général à la recherche de l'amour ; lui, elles se jettent toutes dans ses bras, car il est le plus beau, le plus intelligent. Mais il se soucie bien d'amour, il ne conçoit même pas qu'il puisse s'attacher à une femme. Seule Sabine ?.. Mais c'est au moment où il a le regret de Sabine, qui était sa sœur élue, qu'il apprend qu'elle va se marier. Et comme les autres, il l'oublie.

L'amitié a plus de prix à ses yeux et nous le voyons se jeter avec un élan passionné à la recherche d'autres lui-même, s'exalter sur un mode héroïque, transfiguré, entraînant tout son monde sur son tremplin.

André Fraigneau nous promet deux autres livres qui suivront son héros, d'abord à la caserne, ensuite dans un monde plus sérieux, réjouissons nous en, car c'est un personnage dont on a

du mal à se détacher et aussi parce que le style de l'auteur, avec sa finesse, sa préciosité, ses éclairs, sa féerie, nous enchante.

Après tant de romans-fleuves, il nous propose un roman-fleur, pourquoi pas ? La fleur a un parfum adorable et de fort jolies couleurs, mais prenons-y garde, sa tige ne manque pas d'épines, car André Fraigneau est plein d'esprit et du plus acéré.

Georges PILLEMENT.

JOURNAL de Jules Renard (N.R.F., éd.)

Le cynisme est l'arme la plus sûre dont l'homme dispose contre la vie. Arme à double tranchant, par ailleurs, dont on ne sait jamais trop si ce n'est pas celui qui l'utilise qu'en fin de compte elle frappe. Arme empoisonnée, dont les blessures sont plus profondes qu'il n'y paraît souvent au premier abord.

Cette arme, Renard la manie en virtuose, Son énorme *Journal*, qui s'étend sur plus de vingt années de sa vie, lui tisse une manière de contrepoint cruel. Pas de « brillants morceaux », pas de vaines complaisances à soi-même, — si l'on y rencontre ces complaisances à une littérature un peu mécanique, celles des *Histoires naturelles*. Encore cet amour du cliché a-t-il un accent singulièrement original chez l'homme qui écrit avec une sérénité glacée : « En somme, je ne serai jamais qu'un croque-notes littéraires » et « il jouait du piano d'une façon remarquable avec un seul doigt ».

Les neuf-cent pages de ce *Journal* se composent uniquement de notes brèves et cinglantes (« il faut gémir, mais en cadence ») de portraits-giflés, d'anecdotes d'un humour terriblement aigu.

Si l'on veut : un traité d'homœopathie pour hypocondres.

G. D.

JEAN-PIERRE L'OISELEUR, par Maurice Marrou (N.R.F.).

1617. Un épisode de la lutte qui mit aux prises les culs-terreux et les porteurs d'hermine. Le sire de Florigny renonce à ses amours pour se consacrer corps et âme à la révolte ; et bien entendu, trouve l'amour au bout du compte, dans les bras d'une petite fille que l'on disait vouée à devenir sorcière. Ce livre est bien dans la tradition du roman historique : chronique du temps qui fut la Jacquerie de Mayneville (Mérimée) Tournoi de Vau-plassans, Saint-Cendre de Maurice Maindron.

C'est une lecture réconfortante. Il n'y a heureusement pas de place pour la psychologie dans une reconstitution historique. Le personnage central d'une aventure, qui se situe dans un autre

temps n'a pas besoin de nous montrer ses papiers pour nous apparaître comme le digne héros d'un roman. Il n'est pas né de la femme, il est né de l'amour. Il est la clarté humaine d'un monde émergé des archives et donne un cœur vivant à ce qui ne serait riche que de vérité. Il est la vie de cette vérité, c'est-à-dire son être même. Prenez le nom du héros de ce livre : Jean-Pierre l'oiseleur. Il n'y a qu'à mettre dans ce nom charmant toutes les couleurs du temps passé pour voir l'homme qui le portait et la campagne de Sisteron que parcourait à larges foulées son cheval africain. « Existait-il un coin de terre que l'oiseleur n'aimât pas ? » Le trait dominant de ce caractère, c'est son courage ; la splendide audace d'un homme aussi simple et aussi grand que son amour, assez fort pour arracher son amante à la haine de tous ses ennemis conjurés. Il crée des événements. Tout est si bien à l'échelle de son imagination qu'il peut se demander si ce qui lui arrive est légende ou vérité.

De beaux mouvements de foules, des scènes d'émeutes âprement décrites. Surtout, ce frisson sensuel auquel il semble bien qu'obéissent ceux qui se cantonnent dans une évocation du passé. Dans les livres comme celui-ci les impressions sensibles deviennent l'essence du réel au lieu d'en être l'émanation. Même l'odeur des cuisines est plus absorbante quand elle nous conduit à travers les ruelles d'une cité disparue. A plus forte raison, le parfum du sang et l'atmosphère du sabbat ou l'angoisse partagée des supplices publics.

Je voudrais qu'il n'y eut dans ce livre que les poids des événements pour pousser l'action. Parfois l'imagination de l'auteur nous met en présence d'une peinture un peu convenue qui appauvrit la narration : La Cérés châtreuse est un peu divinité païenne, un peu Théroigne de Méricourt, elle ajoute à ce que nous savons de l'esprit qui nous la montre ; mais n'enrichit en rien la vision objective que nous tenons à prendre des événements. Heureusement, Monsieur Maurice Marrou n'est tombé qu'exceptionnellement dans ce défaut et a mené à bien l'entreprise difficile d'écrire un roman historique bien fait et plaisant.

Car l'auteur d'une reconstitution historique se heurte à une grande difficulté. Il faut être en même temps d'autrefois et d'aujourd'hui, employer de vieux mots sans avoir à les traduire, et surtout leur donner le sens qu'ils avaient alors dans le parler courant. Pour cela ne pas trop en croire les glossaires qui donnent par exemple comme définition du mot *argoulet* cavalier mercenaire. Un argoulet est, au XVII^e siècle, au sens vulgaire, un homme de rien. Il faut d'autre part faire voir le décor sans tomber dans la description déplacée, sans greffer sur une scène de roman

un article pris au dictionnaire du mobilier. Monsieur Marrou évite le plus souvent ces écueils.

Joé BOUSQUET.

INFLUENCES ÉTRANGÈRES DANS LA LITTÉRATURE BULGARE,
par *Nicolaï Dontchev* (Editions « La Bulgarie » Sofia 1934)

Située au carrefour des grandes routes internationales — celles-là mêmes qui, depuis des siècles, ont favorisé les échanges entre les peuples de la Turquie et de l'Asie et les Européens — la Bulgarie devait nécessairement être fertilisée par le grand courant des idées et des valeurs contemporaines. Du Sud et de l'Ouest elle reçoit le précieux bagage des traditions classiques où l'esprit gréco-latin s'unit aux éléments vibrants des races méditerranéennes. Les navires apportent de l'Est... de ces pays quasi-chimériques situés au delà de la Mer Noire, les luxueuses arabesques de l'Orient, la « pensée » des nombres, le secret des jardins de Saadi. Du Nord, la Bulgarie reçoit l'influence russe et ukrainienne toute chargée de poésie et de mystère. Cette fine et exacte compréhension des choses de la vie des êtres qui travaillent et qui souffrent, ce goût des vastes horizons, des mouvements désordonnés des foules en marche et du romantisme révolutionnaire, cette satisfaction perverse à démonter les plus compliqués mécanismes de l'âme slave, cette âme qui pousse l'homme aux plus hardis, aux plus violents travaux comme aux plus délirantes paresseuses,... tout cela n'est-il pas la manifestation de l'influence russe autant d'ailleurs qu'une réelle démonstration des affinités et des besoins communs qui unissent les esprits et les cœurs des deux pays ?

Dans la vie intellectuelle des peuples rien n'est imposé qui ne soit sollicité d'abord. L'âme d'une race, l'esprit d'une nation et d'une Société, reçoivent dans la mesure où ils réclament, et il serait inexact de penser que la fantaisie ou le hasard suffisent à modifier leurs valeurs et leurs qualités essentielles. Il en est des sociétés comme des hommes : celles qui ont dans le domaine des connaissances générales et de l'esthétique le plus de besoins sont précisément celles qui ont une personnalité plus marquante, des qualités plus singulières. Et ce n'est pas le moindre mérite de Monsieur Nicolaï Dontchev que celui de nous avoir démontré avec un scrupuleux souci de bien faire mais aussi avec une science remarquable les rapports très importants qui existent, depuis plus d'un siècle déjà, entre la littérature bulgare et les littératures étrangères. Nous ne saurions pour notre part essayer de décrire le travail considérable de Monsieur

Nicolaï Dontchev, travail qui consiste à dépeindre pour chaque auteur de la Bulgarie contemporaine les *émotions* ressenties par l'homme et l'*atmosphère* dans laquelle l'artiste a créé. Qu'il nous suffise d'expliquer les raisons profondes de la pénétration des institutions et des points de contact.

La littérature bulgare a subi, avant tout autre, l'influence des russes car la Bulgarie a toujours eu des rapports politiques, nationaux, historiques et religieux avec la Russie. Monsieur Dontchev nous dit que « de toutes les influences étrangères que « la littérature bulgare a subies, seule celle des écrivains russes a trouvé chez nous un retentissement dans les masses éveillées du peuple. » Comment ne pas admettre cette influence directe des russes lorsqu'on sait que la langue bulgare (peut-on d'ailleurs trouver de meilleur véhicule de l'idée que la langue ?) était « à un tel point envahie par des mots, des locutions et « même par des expressions entières russes que le pauvre peuple « ne savait plus s'y trouver. » Mais, indépendamment des liens politiques et historiques, mais indépendamment de la langue, il y avait un autre trait d'union important avec la Russie : nous voulons parler de la pauvre patrie de Chevtchenko, l'Ukraine. Les ukrainiens et les bulgares communiaient dans une même douleur : la privation de liberté, et rien n'unit plus qu'une douleur commune. Les deux peuples avaient un sort identique, des vies similaires et « l'un et l'autre supportaient stoïquement le « fardeau d'un esclavage séculaire ». Et c'est ainsi que pendant que la Bulgarie — patiente et courageuse abeille — construisait son unité nationale, ses enfants cueillaient les fruits qu'elle leur donnait sans compter, tant le génie d'un peuple contient l'élan et la ferveur nécessaires à la création des meilleures œuvres de la pensée, de l'esthétique et de l'âme.

Monsieur N. Dontchev au début de la deuxième partie de son livre, qui traite de l'Influence française dans la littérature bulgare, nous dit que « de toutes les langues étrangères qu'on « parle en Bulgarie (sauf la langue russe) la française est la « plus répandue et la plus aimée ». Il est agréable de se savoir aimé : on donne plus volontiers quand on sait que les esprits et les cœurs attendent ce qu'on leur destine. Mais si nous donnons les meilleures œuvres de notre pensée et de notre littérature ; si le lyrisme, encore que très différent, d'un Hugo, d'un Lamartine ou d'un Musset atteint directement les poètes bulgares ; si la savante, la pure, la mystique forme d'un Beaudelaire conduit un Iavorov aux plus vivantes réalisations d'une personnalité riche en émotions ; si les nuances, la discrétion, le charme frêle du symbolisme français permet à Dimtcho Dé-

bélianov de s'éveiller à une sensibilité nouvelle ; si nous savons que nos plus grands classiques, ceux-là mêmes qui ont conduit le génie français aux plus hautes destinées, sont traduits et lus par tous les lettrés bulgares ; si rien de ce qui est beau et grand ne meurt pas mais au contraire assure la moisson plus belle et plus grande de demain, reconnaissons avec Marcel Brion, qui a si magnifiquement préfacé le livre de Nicolaï Dontchev, que la littérature bulgare constitue un exemple et un enseignement précieux. Ivan Vazov le plus grand des poètes bulgares, Constantin Vélitchkov, Stoyan Mikhaïlovski, Nicolaï Liliev, et tant d'autres encore, ont donné à la forme et au rythme de la poésie bulgare des expressions nouvelles ou l'esprit et le cœur se conjuguent dans un même amour de la beauté et de la patrie.

Henry HARREL COURTÈS

LETTRES ETRANGERES

LA MAISON DES OMBRES, par R. E. Spencer, trad. Georgette Camille (Rieder).

De tous temps, les Anglais ont excellé dans les histoires de revenants. Il les construisent avec une précise logique et conservent un goût marqué pour les détails horrifiants, bien faits pour troubler les sommeils les plus paisibles. Il existe d'ailleurs d'énormes et savoureux recueils des meilleurs ghost-stories où les amateurs de fantastique et de frisson trouveront incontestablement les chefs d'œuvre du genre. Mais parmi toutes celles que je connais, il en est peu d'aussi effrayantes et d'aussi étouffantes que cette « Maison des Ombres » si bien traduite par Mlle Georgette Camille. Tout concourt ici, à évoquer l'atmosphère maléfique d'une maison où règnent les spectres. Spectres hostiles et spectres bienveillants qui se livrent de terribles luttes autour d'une innocente enfant, mystérieuses présences, apparitions hideuses, suggestions de l'au-delà, tout cela s'accumule en un crescendo adroit qui témoigne du talent de M. E. R. Spencer et de l'habileté de sa traductrice. Le livre est un peu trop long, peut être, et aurait gagné à être condensé dans une nouvelle, ce qui aurait donné alors une parfaite ghost-story l'acharnement que met l'affreuse Phoebe — quel joli nom pour un si abominable fantôme ! — à poursuivre de sa haine posthume l'innocente Mary, devient étouffant et, au sens étymologique du terme, *horripilant*.

Mais le livre est bien fait, malgré ces longueurs, et l'auteur a très exactement rendu l'atmosphère de la maison hantée où

s'affrontent forces bonnes et forces mauvaises. Avec des moyens assez différents des artifices traditionnels chez les fantômes, en présences qu'on devine plutôt qu'on ne les perçoit, ce qui accentue la véracité, si l'on peut dire, de cet effrayant roman.

LETTRES DE GOETHE A MADAME DE STOLBERG; traduction introduction et notes de *J. Benoist-Méchin*. (Stock).

Dans l'innombrable correspondance de Goethe, les lettres à Augusta von Stolberg, sont peut être celles où il s'exprime de la manière la plus franche et la plus directe. Cette « amie que mon cœur connaît depuis les temps les plus éloignés mais que mes yeux n'ont jamais vue », a inspiré au poète la fameuse lettre du 17 avril 1823 qui est, en quelque sorte le testament spirituel que Goethe envoie à cette correspondante inconnue après une interruption de près de cinquante ans. Le jeune Goethe, en effet, avait trouvé dans la sœur de ses amis Stolberg, une confidente à laquelle il écrivait avec un charmant abandon tout ce qui regardait ses affaires de cœur et ses soucis d'artiste. Puis, les lettres se sont espacées, elles ont cessé, et, bien longtemps après, une touchante missive de la comtesse tenta de renouer les liens brisés. C'est alors que Goethe lui envoya cette lettre du 17 avril 1823, qui contient le résumé le plus explicite de sa sereine philosophie. « Vivre longtemps, c'est survivre à bien des choses, à des êtres aimés, haïs, indifférents, à des empires et à des capitales, même à des forêts et à des arbres que nous avons semés et plantés dans notre jeunesse. Nous survivons à nous-mêmes, et nous en gardons encore une gratitude profonde, même s'il ne nous reste plus que quelques uns des dons du corps et de l'esprit. Nous acceptons sans amertume le caractère éphémère de la vie, car en ne voyant que l'éternité dans chaque instant qui passe, nous ne souffrons aucunement de la fuite du temps. J'ai été loyal envers moi-même et envers les autres durant toute ma vie, et dans toutes mes actions terrestres j'ai fixé mon regard sur le but le plus haut ; vous et les vôtres en avez fait de même. Continuons à agir ainsi aussi longtemps que luira le jour ; d'autres à leur tour verront briller le soleil ; ils grandiront à sa lumière, tandis que nous illuminera une clarté plus pure. »

Je souhaiterais que les fervents de Goethe gardassent toujours à portée de leur main ce petit livre qui se recommande par l'excellente traduction de M. J. Benoist-Méchin, et les remarquables commentaires dont le traducteur a accompagné chaque lettre. Le Goethe que nous trouvons ici est, en effet, d'une extraordinaire transparence, semblable à lui-même, avec toute la

spontanéité de la jeunesse, au début de cette correspondance et, à la fin, avec cette surhumaine sagesse que l'expérience et la connaissance lui avaient enseignées.

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE TCHÈQUE, DE 1890 A NOS JOURS, par *H. Jelinek*. (Editions du Sagittaire).

Les précédents volumes de l'Histoire de la Littérature Tchèque par M. Hans Jelinek nous avaient conduits jusqu'en 1890. Une ère nouvelle s'ouvre pour une littérature qui a reconquis ses titres de noblesse intellectuelle, et qui prépare son indépendance politique en achevant son indépendance artistique. Et il est significatif de voir ce volume s'ouvrir par une étude sur celui qui fut le grand artisan de l'autonomie tchèque : le Président Masaryk.

« Les quatre ou cinq derniers lustres du dix-neuvième siècle ont résolu d'une façon définitive, la question de la renaissance tchèque. Dobrovsky, Jungmann, Havlicek, Palacky n'avaient pas lutté et travaillé en vain : le peuple tchèque était en plein développement intellectuel et économique... Le peuple tchèque était arrivé à maturité. Il s'agissait maintenant que la nation semblait avoir repris ses forces, de mettre toute la vie intellectuelle du pays à l'unisson de l'Europe occidentale. » Tous ceux qui ont suivi le développement de la vie littéraire tchèque durant ces dernières années savent combien l'originalité profonde et la diversité de talents ont porté haut les créations actuelles d'une littérature qui trouvait dans ses traditions et dans son génie national une source aussi abondante, aussi riche d'inspiration. L'« Histoire » de M. Jelinek nous permet d'embrasser d'un coup d'œil comme dans un panorama toutes les régions intellectuelles de cette littérature, d'en mesurer la continuité et la permanence, de retrouver le sens des grands courants, et le dessin essentiel des diverses tendances. Théâtre, poésie, roman, essai, marchent de pair dans cette évolution et cette croissance. L'abondance nous surprend, autant que la diversité, et il nous faut regretter une fois encore, que la rareté des traductions laisse si mal connus en France, quelques uns des génies les plus vivaces et les plus séduisants de la littérature tchèque.

AUTOBIOGRAPHIE D'ALICE B. TOKLAS, par *Gertrude Stein*, traduction de *Bernard Fay* (N. R. F.)

On pourra s'étonner peut-être que l'autobiographie d'Alice B. Toklas qui vient de paraître à la N. R. F. dans l'excellente traduction de B. Fay, soit surtout une biographie de Gertrude

Stein, mais quel lecteur n'en serait enchanté ? D'abord parce que je crois qu'une légende ou un mythe doit bientôt naître autour de Gertrude Stein, et qu'il est bon de posséder là-dessus quelques données historiques précises. Ensuite parce que la vie d'Alice B. Toklas est devenue en quelque sorte le reflet de la vie de Gertrude Stein, mais un reflet prodigieusement perspicace et clairvoyant qui présente la grande poétesse américaine sous les aspects les plus curieux et les plus charmants. Enfin, — s'il est besoin d'autres raisons ! — parce que son « Autobiographie » est une chose exquise, écrite avec un naturel, un abandon, une fantaisie, et un sens du portrait qui en font une source d'inépuisables délices.

Qu'il y ait beaucoup de Gertrude Stein dans ce livre... est bien naturel et que l'auteur lui ait emprunté jusqu'à sa manière de regarder la vie et les êtres, avec cette chaude sympathie amusée et cordiale, n'a rien de surprenant, la personnalité de Gertrude Stein étant de celles qui colorent nécessairement toutes les personnalités qui l'approchent. Ce sens extraordinaire de la vie qui émane de tous ses livres et qui en fait des choses en mouvement, des choses qui respirent, conditionne également sa perception du monde et sa philosophie, et je crois que si Gertrude Stein avait écrit elle-même son autobiographie, elle n'aurait pu le faire autrement que Alice B. Toklas vient de le faire.

L'abandon parfait et le naturel de ces confessions leur donnent une valeur de tableau d'époque auquel devront se rapporter tous ceux qui voudront écrire sur la naissance du cubisme, sur les écrivains américains à Paris, et sur une multitude de faits, d'intérêt public ou de caractère intime, que l'historiographe de Miss Stein nous révèle ici. C'est un recueil d'anecdotes qui apportent toutes un document important sur l'évolution de quelque peintre ou de quelque poète, et qui, par leur sens du détail pittoresque, nous apprennent beaucoup plus que tel gros volume dogmatique et savant.

Sans doute lira-t-on un jour « The Autobiography of Alice B. Toklas » comme nous lisons Saint-Simon. Avec autant de joie et autant de profit. Mieux que tous les articles critiques que l'on peut écrire, les pages consacrées à l'amour de Miss Stein pour les animaux, à son culte, à l'amitié, à ses délectables passions pour les choses neuves et étranges, expliquent les singularités de son art. Il faut avoir aperçu ces perspectives de sa vie familière pour comprendre que son esthétique, si rigoureuse, n'est pas une volonté arbitraire de l'esprit, mais une expression immédiate de son caractère, et que ce que l'on prend parfois pour une sécheresse intellectualiste provient au contraire d'un immense et constant effort pour ne jamais effacer la vie, pour n'en

retrancher jamais, pour présenter les objets sous tous leurs aspects, sans les contraindre ni les déformer. Les rapports de Gertrude Stein avec les Cubistes — et que de jolies histoires sur Picasso, Delaunay, Braque et Gris! — nous fournissent peut-être une clef sur cette manière de montrer sur la seule surface plane tous les côtés de l'objet, qui dans la phrase même de Gertrude Stein commande l'articulation des mots.

C'était le moment le plus important de la vie artistique d'aujourd'hui qui apparaît dans l'Autobiographie avec des événements qui, pour nous, sont des dates historiques, le banquet au Douanier Rousseau, par exemple, dont il y a dans ce livre un si joli récit. Depuis 1903 jusqu'à 1933, c'est le bouillonnement des idées nouvelles, des formes qui naissent, des écoles qui se fondent et qui meurent; il y a ceux qui sont partis ensemble et ceux qui sont restés en chemin, et les vivants, et les glorieux, et les morts — quel joli portrait d'Apollinaire! — et par dessus tout, la vie, la création, l'enthousiasme et le talent...

Marcel BRION.

Nous avons reçu de notre collaborateur Benjamin Fondane, la lettre suivante qui nous paraît clore dignement le débat qui s'était élevé entre eux à propos de leur interprétation de Kierkegaard.

Cher Ami,

Le langage n'est pas soumis seulement à l'altération spatiale, comme le pense Bergson, mais aussi à cette altération intime, inévitable, que lui imprime la passion, et que l'on nomme... le malentendu. Il serait bon que tout article publié fut précédé d'un chapeau : « le lecteur rectifiera de lui-même... », afin de donner à entendre que si l'on est responsable de ce qu'on y a voulu mettre, on ne l'est pas, par contre, de ce qu'on croira y avoir trouvé.

Je suis vraiment désolé de ce que Jean Wahl ait trouvé mon article « Héraclite le Pauvre », « injurieux au moins par moments ». Je ne puis me consoler avec la pensée qu'il ne s'agit là que d'une susceptibilité injustifiée et malheureuse, bien que M. Denis de Rougemont et Mme Besseloff (que j'avais également attaqué et dans les mêmes termes) m'aient fait savoir, par écrit, que tout en maintenant l'intégrité de leur position,

ils considéraient que cette violence était nécessaire, « rafraichissait l'atmosphère » et ne manquait pas de courtoisie. Je suis au regret d'avoir abouti au piètre résultat qui est d'avoir poussé Jean Wahl à des propos pour le moins *impropres* (qu'il doit être le premier à regretter), alors que mon intention délibérée était de l'amener à préciser sa pensée non en ce qui me concerne, mais en ce qui concerne Kierkegaard.

Je tiens à vous assurer, pour clôre un débat que je n'ai pas voulu, que je considère le ton injurieux et l'attaque *personnelle* préjudiciables à l'intérêt même de la discussion *sur le fond* que je me proposais d'instaurer et à l'élucidation de laquelle le concours de Jean Wahl me paraissait et me paraît encore *indispensable*. Je n'ai cessé de voir en Jean Wahl le brillant défenseur d'une position philosophique qui, allant d'Aristote à Hegel, se situe exactement aux antipodes de celle de Kierkegaard. Quelle que soit là-dessus mon erreur possible, je pensais qu'il ne saurait voir dans ce conflit qui nous oppose (comme *mutatis mutandis*, il mettait aux prises K. avec Hegel), qu'un épisode de plus de cette lutte éternelle qui est le sel et la justification de toute philosophie. Me voilà attrapé et confus. J'aurais beau faire : je suis responsable, tout en étant innocent, à l'instar de Kierkegaard lui-même au centre de son effrayant dilemme.

Votre dévoué,

Benjamin FONDANE.